

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA REVUE AGRICOLE



Vol. 1.

ST. HYACINTHE, JUILLET 1875.

No. 3.

Éditeur - Propriétaire : M. A. KÉROACK.

SOMMAIRE :

	PAGES.		PAGES.
1.— Exposition de Philadelphie, 1876 (gravure).....	33	13.— Notes Editoriales.....	42
2.— A propos d'enseignement agricole.....	34	14.— Des vers intestinaux chez les che- vaux	42
3.— Nos chemins ruraux.....	35	15.— Plans pour portes de cour (gravures)	43
4.— Du Drainage.....	36	16.— Insolation excessive ou coup de soleil	43
5.— Parmentier (gravure)	38	17.— Culture du tabac (suite et fin)	44
6.— Moyen infallible d'augmenter la ré- colte des patates	39	18.— Attention.....	44
7.— Culture des céréales comme fourrage.	39	19.— Grande culture	44
8.— Plan de grange moderne (gravures) ..	40	20.— De l'engraissement du porc.....	45
9.— Plans de glacière (gravures).....	41	21.— Le bétail aux pâturages.....	45
10.— Plan d'attache pour chevaux (grav) ..	41	22.— Temps de récolter la graine de trèfle	45
11.— Manière de charger les patates (grav)	41	23.— Le système Guénon	46
12.— De la fenaison	42	24.— Causerie	47

Pour tout ce qui a rapport à la rédaction, aux abonnements, etc., adressez toujours comme ci-dessous :

LA REVUE AGRICOLE,

St-HYACINTHE, P. Q.

BUREAUX A LA LIBRAIRIE DE

M. A. KÉROACK, coin des Rues Cascades et Sainte - Anne,

PRIX de l'ABONNEMENT à la "REVUE AGRICOLE,"

Journal sérieux, pratique, illustré, et l'organe des Cultivateurs de la Province de Québec,
Paraissant tous les mois.

\$1.00 franc de port, invariablement payé comptant.

C'est le premier Journal de ce genre dans la Province de Québec.

LA REVUE AGRICOLE

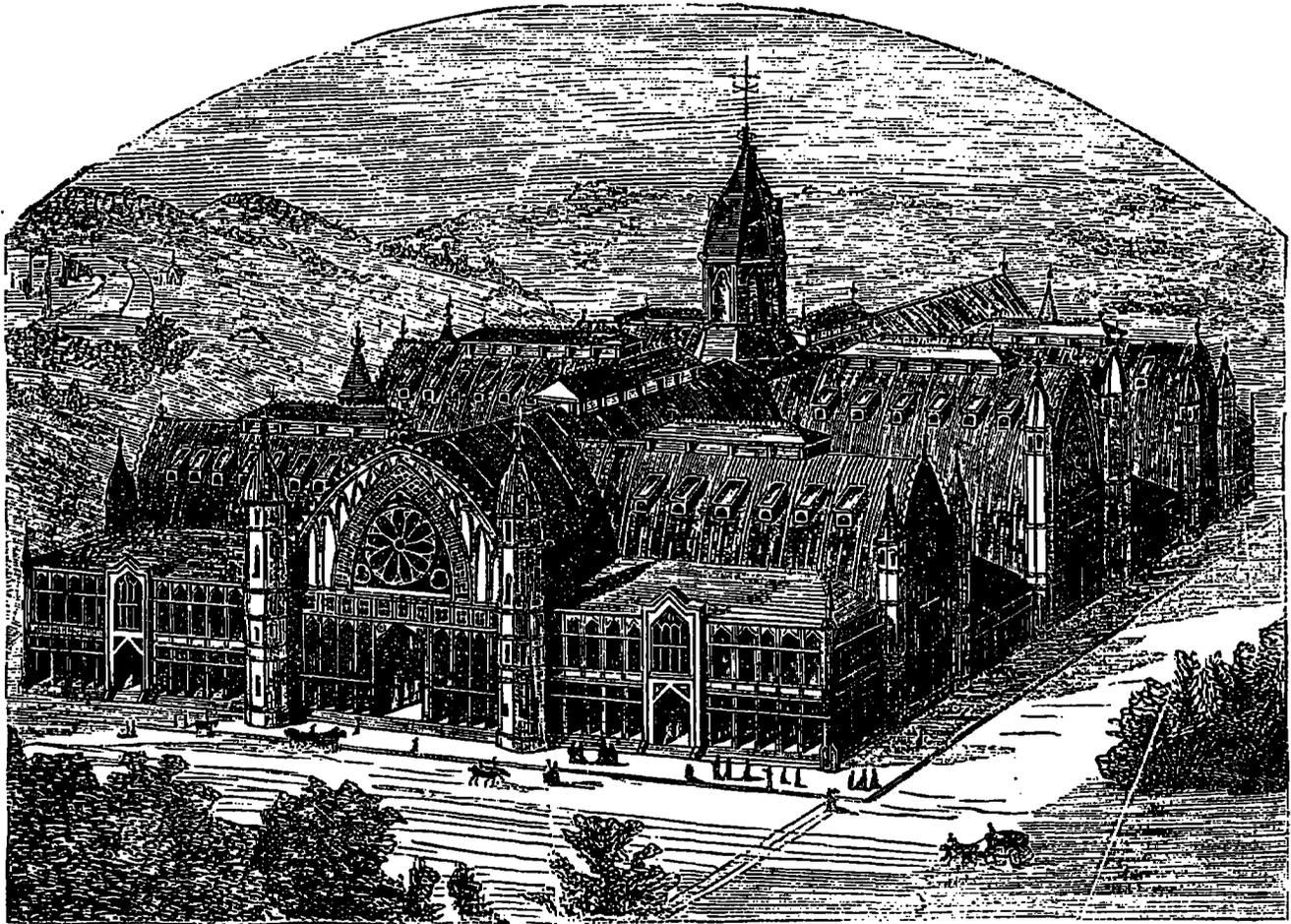


VOL. 1.

ST. HYACINTHE, JUILLET 1875.

No. 3.

Éditeur - Propriétaire : M. A. KÉROACK.



Bâtisse du Département Agricole de l'Exposition de Philadelphie, 1876.

Aujourd'hui nous donnons une gravure représentant la bâtisse qui doit être affectée pour le département agricole à l'Exposition du centenaire Américain, qui aura lieu à Philadelphie l'année prochaine. Nous engageons les cultivateurs à l'aise et ayant des loisirs de visiter Philadelphie à cette époque. On apprend toujours quelque chose d'utile en voyageant, mais un voyage à Philadelphie en 1876 serait encore plus profitable pour ceux qui ont le bon esprit d'observer en voyageant. Si les circonstances le permettent, nous organiserons une excursion à prix réduits pour les cultivateurs qui voudront bien se joindre à nous pour visiter l'Exposition avec profit pour leur bourse et leur goût tout en visitant les prin-

cipales villes de l'Union Américaine, Albany, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington, Boston et Portland. D'ici à ce temps on pourra consulter ses moyens et se préparer en conséquence, et pour savoir à quoi s'en tenir sur ce projet nous invitons tous ceux qui auraient l'intention de se joindre à nous, de nous en faire part d'ici au premier janvier 1876. Nous ferons les démarches nécessaires pour réussir au plus grand avantage de tous. Le lieu du départ serait Montréal en passant à l'ouest et revenant par l'est des Etats-Unis, unissant ainsi la variété à l'utilité.

M. A. KÉROACK.

A propos d'enseignement agricole.

S'il est une question qui soit à l'ordre du jour, qui préoccupe également la ville et la campagne, c'est incontestablement l'enseignement de l'agriculture; les journaux politiques, quelque soit leur drapeau, y consacrent de longs articles, et la *Revue Agricole*, surtout, en fait l'objet de ses plus sérieuses études. Si nous consultions les réponses faites au questionnaire de l'enquête agricole, nous trouverions ce vœu chaleureusement exprimé, on veut cet enseignement à tous les degrés, de l'humble école primaire aux savantes classes des lycées.

Pourquoi ce concert unanime entre gens qui n'ont ni la même éducation, ni les mêmes goûts, ni les mêmes tendances, ni les mêmes aspirations? C'est que tous ont un intérêt majeur à voir toujours plus féconde cette grande nourrice de la société, et que ceux qui connaissent mieux le fond de la plaie qui, chaque jour, gagne du terrain, craignent de voir diminuer sensiblement les sources où nous puisons la vie. Buffon a dit, je crois: A côté d'un pain naît un homme; retournant la phrase, ne pourrait-on pas dire, où un pain manque meurt un homme et l'histoire, même contemporaine, n'est-elle pas là pour confirmer cette triste affirmation?

C'est tout d'abord à l'école primaire que l'on demande d'enseigner l'agriculture, et c'est juste, et, s'il était donné un bon enseignement agricole, il produirait des résultats incalculables, là, l'auditeur est tout trouvé, et il ne faut pas de grands frais d'éloquence pour l'intéresser, si avec une connaissance bien nette de ce qu'on va lui enseigner, on se sent au cœur l'amour de cette vie des champs, qu'il s'agit de faire connaître aux enfants et de la leur faire aimer; mais si le professeur n'a pas lui-même ce feu sacré, je crains fort qu'il ne réussisse à l'allumer dans ses élèves. J'ai connu une école qui a été dirigée pendant sept à huit ans, par un de ces vrais amis de l'enfance et de l'agriculture, qui trouvait son bonheur au milieu de la population agricole qui l'entourait; cette école a compté cent soixante élèves à la fois, y compris les adultes; un seul, à ma connaissance a quitté le travail de la terre, pour aller se dandiner à la ville, un fouet à la main.

L'enseignement de l'agriculture dans les écoles primaires est considéré, par beaucoup d'hommes très-compétents, comme un des plus sûrs moyens de la faire progresser et surtout de prévenir la désertion des campagnes. C'est là, en effet, que le flot monte et tend sans cesse à déborder ses rives; là donc, il faut lui opposer une digue solide, en quelque sorte infranchissable; un bon enseignement est seul capable d'arrêter le mal dans la plupart des cas; partant, au moins il peut en atténuer la gravité. Si l'on parvient à faire aimer les champs aux élèves des écoles primaires, on parviendra, par là même, à enrayer le mouvement qui porte la jeunesse à quitter la campagne pour la ville, le labourage pour l'industrie, car on ne quitte pas facilement ce que l'on connaît bien et surtout ce que l'on aime.

Mais cet enseignement, que tout le monde désire voir se propager, existe-t-il? il existe parfois où il n'a pas trop sa raison d'être, et il fait généralement défaut où sa nécessité se fait le plus vivement sentir; cela est d'autant plus fâcheux que l'on met sur son compte ce qui n'est qu'un manque d'opportunité. Voici un fait dont j'ai été témoin: dans une opulente cité, il se fait un cours d'économie rurale, le titre est un peu prétentieux, car c'est tout bonnement un petit cours d'agriculture. Me trouvant retenu en cette ville pour affaires et ayant mes soirées libres, je résolus de les utiliser le mieux possible. J'apprends qu'il y a cours d'économie rurale le soir, c'est pour moi une bonne fortune; je me fais indiquer l'endroit et l'heure, et enfin je me promets bien de ne pas manquer une aussi bonne aubaine; je suis, du reste très friand de tout ce qui tient à la science agricole. Je me rends quelques minutes avant l'heure pour tâcher de

n'être pas trop dans la foule et d'avoir une place d'où je pourrai facilement entendre et prendre des notes au besoin, me promettant d'être tout oreilles. J'arrive dans la salle, le professeur était seul, ce qui m'a fort surpris, il parait qu'il s'aperçut de mon étonnement car il me dit que malheureusement son cours était peu suivi. Je me dis: bon, cela promet, le professeur est fort poli et modeste, ces deux qualités ne gâtent jamais rien; l'assistance arriva avec l'heure, voici de qui elle se composait: un ouvrier, deux hommes paraissant avoir la cinquantaine, deux messieurs de soixante à soixante-et-dix ans, et moi le sixième. A heure fixe, le professeur commença, il fit très-bien, car il ne vint plus personne. Je ne me permettrai point de critiquer le cours, je respecte la bonne volonté, sous quelque forme qu'elle se produise.

Huit jours après, il y avait encore cours et je me trouvais encore là; j'y retournai pour en profiter et désireux aussi de savoir si l'absence d'auditoire, la première fois, était un fait exceptionnel, à mon grand désespoir, à la seconde séance, il y avait un auditeur de moins, nous étions en tout cinq, cette fois. Je me dispenserai de toute réflexion, j'ai voulu tout simplement dire ce que j'ai vu.

Revenons à l'enseignement agricole, duquel on espère tant, j'entends celui des écoles primaires; existe-t-il? non, il faut en convenir. Les pauvres institutrices ont trop de matières à enseigner, elles sont forcées de trop fractionner leur temps, pour pouvoir faire de vive voix un cours d'agriculture, et, si elles faisaient, ce serait au détriment des matières obligatoires.

Et d'ailleurs, la plupart des instituteurs, sans connaissances préalables de la matière à enseigner, marchent au hasard, au risque de mettre la charrue devant les bœufs.

Ce qu'il faut à tout enseignement, c'est de la méthode, et quand il doit se donner dans toutes les écoles d'un pays, il lui faut l'uniformité; de là, la nécessité d'un programme officiel et d'un ouvrage élémentaire contenant clairement exposés, les matières du programme; mis entre les mains de tous les élèves sachant lire bien couramment, le maître n'aurait qu'à expliquer, au besoin, les termes dont l'élève ne se rendrait pas bien compte. Avec cela quelques promenades dans les champs, les jours de congés, et quelques visites aux exploitations des meilleurs agriculteurs du voisinage, qui se feraient j'en suis sûr, un vrai plaisir de donner aux maîtres et aux élèves les explications qu'ils pourraient désirer. Voilà le point de départ.

Faudrait-il s'en tenir là? non, il manquerait aux maîtres et aux élèves un motif d'émulation. Il faudrait donc, à cet enseignement, une inspection spéciale, faite par des hommes ayant de sérieuses connaissances en agriculture, en ayant fait une étude approfondie et qui complèteraient, dans leurs tournées d'inspection, les leçons du livre et du maître en résumant et en étendant, s'il était nécessaire, les parties du programme qui auraient été étudiées.

On dira peut être qu'une inspection spéciale est inutile, puisque MM. les inspecteurs primaires peuvent parfaitement interroger les élèves sur l'agriculture, en même temps que sur les autres matières. Je dirais à ceux qui me répondraient cela: Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une visite d'inspection dans une école, vous n'y avez pas pris garde. Toujours le temps est trop court, et MM. les inspecteurs, qui procèdent généralement très-vite, déplorent vivement d'être forcés d'alourdir malgré eux. Il serait à désirer que l'inspection dont j'expose ici l'idée fût moins parcimonieuse et qu'elle fût tout à la fois une inspection et un cours qui profiterait aux maîtres et aux élèves. S'il en était ainsi, j'ai la conviction que l'enseignement agricole prendrait, dans nos écoles, une place digne de son importance.

On peut opposer à cette idée plusieurs objections, d'abord, la difficulté de recruter le personnel des inspecteurs. Il en existe cependant un certain nombre et pour combler les vides, la majeure partie des élèves sortis des

écoles d'agriculture bien dirigées, sont aptes à remplir une pareille mission et s'en acquitteraient parfaitement. Ce serait pour eux un nouveau moyen de rendre service à l'agriculture. On pourrait aussi les utiliser pour les exhibitions. Cette dépense serait à mon avis infiniment fructueuse à l'avenir.

H. AUDRAIN.

Nos chemins ruraux.

Il y a un point essentiel en agriculture, et dont cependant la plupart de nos fermiers ne tiennent pas compte. Nous voulons parler de la comptabilité.

La comptabilité n'est autre chose que l'ensemble des comptes d'une administration quelconque. C'est le compte que tout homme d'affaire se rend à lui-même de ses opérations pour déterminer son profit ou sa perte, ses succès ou ses échecs. On sait que les négociants font chaque année une revue de leurs affaires, un inventaire de leur magasin avec un relevé de leurs dettes et de leurs créances, pour juger sûrement de leur position. Ce compte-rendu est le flambeau qui les éclaire pour leurs opérations futures, et les commerçants assez peu sages pour l'omettre, finissent bientôt par la banqueroute et la ruine. Or ce flambeau qui éclaire les opérations n'est pas moins nécessaire en agriculture qu'en tout autre genre d'affaires; et si l'on voit si souvent des cultivateurs forcés de se déposséder de leurs biens, réduits à se faire journaliers ou à s'expatrier, c'est le plus souvent parce qu'ils ont négligé la comptabilité, qu'ils ne se sont pas rendu compte à eux-mêmes de leurs opérations. Si chaque année ils s'étaient astreints à un tel compte rendu, ils auraient vu dès le commencement que telle ou telle culture ne les payait pas, qu'il fallait par conséquent la changer ou l'abandonner, mais c'est parce qu'ils ont marché en aveugles, qu'ils n'ont reconnu le précipice que lorsque son ouverture était devenue trop grande pour être franchie.

Il y a une foule de circonstances où le cultivateur Canadien donne la preuve que la comptabilité très souvent est par lui mise de côté. Pierre a une pièce de terre d'excellente qualité, dont tout près d'un tiers de la surface est occupée par de larges tas de pierres ou de gros cailloux détachés. Il faut beaucoup de précautions en labourant pour détourner ces cailloux, et l'espace qu'ils occupent est autant de terrain improductif; cependant quelques journées d'hommes suffiraient pour ranger ces cailloux en digues à la place des clôtures et enterrer les plus lourdes. La récolte d'une seule année souvent à la place de ces cailloux, suffirait pour compenser le temps qu'on aurait mis à les faire disparaître. Il ne le fait pas; il ne sait pas calculer!

Baptiste est seul pour sa culture, il n'a pas les moyens de payer pour se faire aider; tous ses moments sont précieux et requièrent son travail. Viennent une séance de cour de commissaires, une assemblée du Conseil municipal où sa présence n'est nullement requise, il perdra une demi-journée, une journée entière pour satisfaire sa curiosité. Il ne calcule pas!

Michel refuse 40 sous de son avoine chez lui, il veut aller la vendre au marché. Il perd une journée pour se rendre à la ville. Il vend son avoine 42 sous; il en a mené 20 minots, c'est 40 sous qu'il a gagnés, mais il a payé 20 sous par les barrières et les traverses, de plus il a perdu sa journée avec sa voiture qui valait au moins \$1.50. Il a donc dépensé \$1.50 pour gagner 20 sous; il ne calcule pas! Et ainsi de suite pour une infinité d'autres circonstances. Mais c'est surtout à l'égard de l'entretien des chemins que le cultivateur calcule mal ses intérêts.

On dirait souvent que le cultivateur est toujours satisfait du chemin pourvu qu'il puisse passer. Voici un petit cailloux qui fait faire un sérieux bond aux voitures,

menaçant de les renverser ou de rompre les ressorts ou les roues, deux coups de pioche suffiraient pour l'enlever, on ne le fait pas! Voilà un bas-fond qui retient l'eau la plus grande partie de l'été, une voiture propre ne peut y passer sans se salir et les charges ne s'en relèvent qu'avec d'extrêmes difficultés; un fossé de quelques centaines de pieds suffirait pour l'égoutter, on ne le fait pas, on ne sait pas calculer!

Avec de bons chemins, vous sauvez la moitié du temps à la voiture légère et vous mettez double charge dans les charroyages, sans compter les voitures, les harnais et les bêtes que vous ménagez; on les néglige; on ne sait pas calculer!

Quoi de plus agréable, de plus invitant à visiter et à se fixer dans un endroit que des chemins en bon état! C'est doubler les facilités de communication, activer le commerce, faciliter les transactions, enrichir en un mot la localité. Voyez ce qui se passe là où les chemins sont macadamisés, comme aux abords de nos villes, par exemple. Le cultivateur choisit de préférence, pour la vente de ses produits, le temps où le mauvais état des chemins diminue considérablement la compétition sur les marchés, et il en obtient toujours des prix beaucoup plus forts. Ajoutons qu'il peut mettre double charge, tout en épargnant davantage ses bêtes, ses voitures et son temps.

Nous nous sommes bien des fois demandé s'il ne serait pas possible d'avoir tous nos chemins principaux macadamisés, et nous voyons si peu de difficultés, que nous nous étonnons que la chose ne soit pas encore faite. Que la chose soit possible, l'exemple des États voisins et surtout d'Ontario est là pour faire disparaître tout doute. Là, les municipalités n'ont pas hésité un instant à profiter des avances que leur faisait le gouvernement pour se donner des voies publiques de premier ordre. Les cultivateurs n'ont nullement été effrayés des légères taxes qu'il leur faudrait payer plus tard pour opérer le remboursement, calculant qu'il les gagneraient trois fois, par l'avantage d'avoir de tels chemins.

Mais n'y aurait-il pas moyen de parvenir encore au même but par des voies un peu différentes? Nous pensons que la chose est très-réalisable, et voici quel serait notre plan. Occupons nous d'abord de chemins de front, les routes viendront ensuite.

Est-ce que chaque cultivateur ne pourrait pas, chaque année, macadamiser la dixième partie de la largeur de sa terre? Sans doute que ce ne serait là rien de trop onéreux. Eh bien, de cette façon au bout de dix ans, on aurait tous les chemins de front (nous voulons parler des vieilles paroisses) entièrement macadamisés. Supposons qu'un cultivateur ait une terre de trois arpents de front; trois arpents font 540 pieds, ce serait donc 54 pieds par année seulement que ce cultivateur aurait à empiercer; certainement que la chose peut se faire facilement. Peut-être même pourrait-on mettre le temps un peu plus court.

Mais ce travail, dira-t-on, serait-il fait d'une manière convenable?

C'est là suivant nous le point capital. Et pour atteindre le but, il faudrait que chaque municipalité appointât et payât suffisamment un officier compétent pour diriger ces travaux, c'est-à-dire désigner les fossés à être faits, les ponts à être construits, les niveaux à être observés, etc., et veiller à ce que tout ces travaux soient convenablement exécutés. Le salaire d'un tel officier réparti sur la municipalité entière se réduirait à une bagatelle pour chaque propriétaire.

Nous pensons que si la loi municipale était modifiée dans ce sens, on pourrait assez facilement obtenir ce résultat.

Nous invitons particulièrement la presse à discuter la question, et nous formons des vœux pour que quelques amis du progrès dans la législature prennent le projet en mains et le fasse passer à l'état de réalité, dès la prochaine session.

Du Drainage.

L'automne dernier j'ai eu l'occasion de faire insérer dans la *Semaine Agricole*, quelques articles concernant le drainage, qui m'ont valu l'approbation de plusieurs agriculteurs distingués de la Province. Cette année étant appelé plus particulièrement à éclairer les cultivateurs autant que mes connaissances me le permettent, sur tous les procédés qui peuvent tendre à faire progresser la culture du pays, je craindrais manquer à mon devoir si je ne m'efforçais de faire connaître à nos abonnés de la "*Revue Agricole*," les résultats extraordinaires produits par l'application d'un drainage bien exécuté.

DE SON ORIGINE.

Il a pris naissance en Angleterre, c'est un nommé Drain, qui le premier l'a pratiqué en 1841 d'une manière exemplaire, il a aussi été introduit en France en 1846 et en 1852 et 1853 en Belgique, où il est encore employé d'une manière permanente. Columen et Palladius en ont parlé un peu, de même qu'Olivier de Serres, le père de l'agriculture Française. Lorsqu'on le considère dans son acception la plus étendue ce terme est employé pour désigner l'ensemble de tous les travaux qu'on fait pour débarrasser les terres des eaux nuisibles au sol.

PRINCIPES DE DRAINAGE.

Le drainage c'est le procédé qui permet d'enlever au sol au moyen de tuyaux placés à une certaine profondeur les eaux qui nuisent à la végétation. Pour toute autre méthode d'enlever l'eau aux terrains on emploie l'expression assèchement ou dessèchement. Les principes du drainage s'appuyant sur le mode d'action des tranchées souterraines, on peut donc le définir ainsi, une opération qui a pour but de mettre les mollécules d'eau dans une position telle que l'action de la pesanteur puisse s'exercer sur elle. Enfin le drainage est tout simplement un système de dessèchement. Il a été en usage pendant un certain temps, mais quelques praticiens l'ont abandonné aussi vite qu'ils l'ont admis, parce que toute la question est de savoir l'appliquer, comme tous les procédés, car il est d'un effet incontestable.

BUT DU DRAINAGE.

Tous les cultivateurs connaissent les inconvénients des terres imbibées d'eau stagnante, et comprennent l'intérêt que l'on a sous tous les rapports, à donner à cette eau surabondante un moyen d'écoulement régulier, sans cependant produire une dessiccation complète, aussi funeste qu'une trop grande humidité. C'est le but que l'on se propose d'atteindre par l'opération connue sous le nom de drainage.

Le séjour prolongé d'un excès d'humidité dans un terrain est nuisible à sa production, soit que les produits aient une qualité inférieure, soit que la quantité des produits diminue.

Dans les terrains humides qui ne reçoivent pas de façons ou de préparations régulières tels que les pâturages et les prairies, les plantes aquatiques remplacent les bonnes plantes. Au lieu d'avoir un fourrage composé exclusivement de graminées et de légumineuses, il est alors mélangé en plus ou moins grande proportion de jonc, (*juncus communis*), de plantain lancéolé (*plantago lanceolata*) de coquelicot d'automne (*coquelicot autumnale*), de préle (*equisetum arvense*), de renoncules (*renunculus bulbosus*), de laiche (*carex riparia*), de millepertuis des marais (*hypericum tetropertum*), de bugle (*ajuga genevensis*), de chardon des marais (*cirsiium palustre*), de cresson fleuri (*cardamu portensis*), d'aigremonne (*ai-gremonia eupatoria*), de valériane dioïque (*valeriana dioica*), de populage des marais (*coltha palustris*) d'oseille (*rumex acetosa, crispus*), de persicaire (*polygonum per-*

sicaria), etc. Un tel fourrage est de mauvaise qualité et n'est point recherché des animaux. Si par un procédé quelconque on fait disparaître l'excès d'humidité, le produit est amélioré et augmenté.

Les méthodes d'assainissement au moyen de rigoles souterraines sont connues et mises en œuvre sur une plus ou moins grande échelle, depuis un temps illimité, mais elles ne sont devenues d'une application facile, économique et générale, que depuis les perfectionnements qu'elles ont reçues en Angleterre par l'emploi des tuiles et surtout des tuyaux en terre cuite.

DESCRIPTION SOMMAIRE DU PROCÉDÉ.

Les travaux de drainage consistent presque toujours aujourd'hui à ouvrir la terre à assainir une série de tranchées très-étroites de 3 à 4 pieds de profondeur. On dispose au fond de ces tranchées des tuyaux en poterie, posés bout à bout à la suite les uns des autres, que l'on recouvre ensuite en rejetant dans la tranchée la terre qui en a été extraite. Les tuyaux communiquent les uns avec les autres et débouchent à l'air libre, au point le plus bas de chaque système de rigoles. L'eau en excès qui imprègne le sol arrive, par infiltration, jusqu'aux tuyaux; elle s'y introduit à travers les joints et les pores des tuyaux et s'écoule suivant la pente par l'extrémité la plus basse de la ligne des drains.

PRINCIPAUX EFFETS DU DRAINAGE.

Cette opération, si simple en elle-même, exerce sur les phénomènes de la végétation et sur les travaux de la culture l'influence la plus avantageuse et les effets les plus remarquables.

Le rapide écoulement des eaux de pluie à travers le sol et l'abaissement des eaux stagnantes, quelle qu'en soit l'origine, à une profondeur suffisante pour ne plus nuire au développement des racines, sont les deux résultats directs et immédiats d'un drainage bien fait.

De ces deux premiers effets résultent pour les terres auxquelles le drainage peut s'appliquer avantageusement une moindre évaporation à la surface de la terre, un accroissement notable de la chaleur du sol, une modification profonde de la constitution de la couche arable, qui a moins de tendance à se fendre et conserve par suite plus de fraîcheur pendant l'été, une augmentation énorme de fertilité, par l'introduction dans la terre des gaz et des substances les plus nécessaires au développement de toutes les récoltes, et enfin une amélioration considérable dans l'état sanitaire et le régime général des eaux des contrées où les travaux de drainage sont exécutés sur une certaine échelle.

Les eaux de pluie étant rapidement absorbées par les terrains drainés, ne peuvent plus se réunir, dégrader la surface des champs et enlever les fumiers, en entraînant au loin leurs principes les plus précieux. C'est pour le cultivateur une économie de chaque jour, dont on n'apprécie pas assez généralement toute l'importance.

L'application du drainage aux terres humides permet de les labourer presque en toute saison, avantage que tous les agriculteurs sauront apprécier.

La santé des bestiaux s'améliore rapidement sur les terrains drainés. La pourriture, en particulier, cesse d'attaquer les moutons; aussi, voit-on toujours les animaux se réunir de préférence sur les parties drainées de la pièce qu'ils pâturent.

L'eau qui imbibé le sol, et qui est entraînée par les tuyaux, est immédiatement remplacée par de l'air atmosphérique que chasse ensuite une nouvelle pluie. Ce second volume d'eau est à son tour remplacé par de l'air, et ainsi de suite successivement. Ce renouvellement, autour des racines, des principes les plus nécessaires à l'alimentation des végétaux, permet aux plantes de se développer dans les meilleures conditions.

L'époque de la maturité des récoltes est notamment

avancée par l'accroissement de chaleur qui résulte pour le sol d'un drainage bien exécuté. Cet effet est maintenant parfaitement constaté.

Quant à l'influence du drainage sur la salubrité publique, elle est manifeste. Dans beaucoup de localités, on a vu les fièvres intermittentes épidémiques disparaître après l'exécution de grandes opérations de cette espèce. Souvent les brouillards cessent de se manifester sur les terres assainies.

SOLS AUXQUELS CONVIENT SURTOUT LE DRAINAGE.

Le résumé rapide que je viens d'expliquer sur les inconvénients que le drainage fait disparaître et les avantages qu'il procure, suffit pour faire reconnaître les terres auxquelles il convient d'appliquer ce procédé d'amélioration.

On comprend, en effet, que le drainage doit surtout s'appliquer avantageusement aux terres froides et fortes, aux sols argileux, et en général aux terrains imperméables ou reposant sur un terrain imperméable. Sans parler des terrains bourbeux et marécageux, au sujet desquels il ne peut y avoir de doute, on peut dire que les terrains qui ont le plus besoin d'être drainés présentent les caractères suivants : Ils sont couverts de flaques d'eau plusieurs jours après la pluie ; les trous que l'on y creuse, même après une longue sécheresse, présentent des suintements d'eau ; au printemps surtout, on y remarque des parties d'une teinte plus foncée que l'ensemble de la pièce ; le matin on y observe souvent des vapeurs abondantes.

Ces caractères, lorsqu'ils sont très-prononcés, frappent l'œil le moins exercé ; mais beaucoup de terrains auxquels le drainage est applicable avec avantage ne sont pas aussi faciles à reconnaître.

D'ailleurs, en visitant une terre, on ne saurait assez tenir compte des remarques de celui qui la cultive. Le plus simple ouvrier rural est souvent le meilleur guide à consulter et l'on est étonné de l'exactitude de ses descriptions.

La détermination des terres qu'il est utile de drainer ne peut donc, en pratique, présenter aucune difficulté, même aux personnes qui débutent dans ce genre de travail, les indications des cultivateurs suffisent toujours pour signaler les points où se manifestent les inconvénients que le drainage fait disparaître. Je n'insisterai donc pas davantage sur ce sujet.

DÉPENSES APPROXIMATIVES D'UN DRAINAGE.

Les causes principales qui font varier les dépenses d'un drainage par arpent sont : le système employé, le volume de terre remué, la nature du sol, le nombre, le prix des tuyaux et le prix de la main-d'œuvre. Le rapport entre les drains collecteurs et les drains secondaires fait varier le nombre des tranchées. Les tranchées profondes sont, en outre, plus difficiles à creuser que les tranchées qui ont moins de profondeur.

À égalité de nature du sol, à égalité de profondeur et de largeur des fossés, le travail pour le creusement des fossés est en rapport avec le volume de terre à enlever.

Pour un même volume de terre, et des fossés de dimensions données, le temps employé à la façon des fossés n'est pas le même pour les différentes natures de sol. Des terres sujettes à s'ébouler sont autant de difficultés qui accroissent le travail. On ne peut donc estimer exactement le prix de revient d'un drainage qu'autant qu'on en surveille tous les détails d'exécution car il n'est pas le même dans les différentes conditions où on l'exécute, les divers travaux que j'ai surveillés l'année dernière à St-Hyacinthe m'ont fait observer qu'en moyenne il peut revenir de 6 à 8 piastres l'arpent, à une profondeur moyenne de 3 pieds et demi avec des tuyaux, c'est encore le procédé le plus économique, à moins d'avoir sur le terrain à drainer des pierres convenables et faciles à tailler, car autrement la main-d'œuvre coûterait trop cher. Lorsque

j'aurai eu l'avantage d'en faire exécuter sur une plus grande échelle et dans diverses conditions, je pourrai donner des chiffres certains de son prix de revient.

Ce que je puis avancer, c'est que l'augmentation des produits qui résulte du drainage est certaine et remarquable dès l'année suivante, elle n'est pas la même partout, on conçoit que l'assainissement du sol est plus ou moins favorable, suivant que l'eau était plus ou moins nuisible. Parmi les cultivateurs du pays qui en ont fait l'essai sur une petite étendue, ils sont disposés maintenant à ne pas reculer devant d'autres sacrifices, pour en augmenter l'application, car non-seulement leurs terrains drainés ont changé de nature, mais les produits ont plus que doublés dès la première année qui a suivi le drainage.

M. Richard White, dans cinq articles insérés dans le journal de la société royale d'agriculture d'Angleterre, indique les rendements suivants, avant et après le drainage, sur sa ferme.

	Blé	Orge	Avoine
Avant le drainage.....	28 minots	24	39
Après le drainage.....	45 " "	78	78
Augmentation...	17	54	39

M. Brogniez, Hainaut (Belgique), a obtenu en blé en 1851, dans une terre non drainée, 19 minots.

Dans une terre drainée, 30 minots.

Augmentation, 11 minots.

M. George Bell, comté d'Aberdeen, a obtenu dans une terre drainée 84.260 livres de navets.

Dans une terre non drainée, 31,115 livres.

Augmentation, 53,154 livres.

Voilà différents exemples auxquels je pourrais en ajouter d'autres, et qui prouvent l'efficacité du drainage. Mais on sait qu'on ne peut tirer de faits semblables de conclusions générales. L'expérience seule fait connaître les effets du drainage dans des conditions données.

Bien que le drainage augmente les produits sans addition d'engrais, il ne me semble pas rationnel de conclure qu'il remplace l'engrais, mais plutôt qu'il favorise l'assimilation de celui qui est placé dans le sol. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent avec les marnages et les chaulages ? sans chaulage, sans marnage, sans drainage dans certains sols, une portion de l'engrais resterait inactive, avec ces améliorations elle devient efficace.

Avis donc aux cultivateurs qui ont envie d'augmenter promptement le produit de leurs cultures et d'améliorer pour toujours leurs terres, surtout celles qu'ils savent être de nature à nécessiter un drainage d'après les indications que je viens de leur donner. Si leurs moyens ne leur permettent pas d'en pratiquer sur une grande étendue qu'ils en fassent au moins l'essai sur une petite partie qui en a le plus besoin et je suis convaincu que plus tard ils seront récompensés de leurs sacrifices. Je les engage à profiter de la belle saison pour cette opération et de la faire exécuter le plus promptement possible une fois qu'elle est commencée. Dans un prochain article j'indiquerai la marche à suivre pour opérer, ou bien les personnes qui désireront l'entreprendre sur une certaine échelle, je pourrais sur leur invitation leur faire le tracé et même en faire exécuter le travail, car il faut commencer par niveler le terrain et le jalonner, déterminer la direction des pentes, la profondeur et ensuite l'ouverture des tranchées.

Je ne saurais assez vivement recommander de toujours procéder, avant toute opération de drainage, à un nivellement du terrain exécuté comme je viens de le dire. Il n'y a pas un projet tracé directement sur le sol, comme on le fait souvent, qui ne puisse être amélioré par une étude de cabinet faite sur un plan nivelé. Ce travail, je le répète, est excessivement simple ; il s'exécute avec une grande rapidité aussitôt qu'on en a bien compris la marche.



Portrait intitulé "Parmentier."

En 1737, à Montdidier, en France, naquit Parmentier, d'une humble mais honnête famille, qu'il devait illustrer plus tard, en devenant le bienfaiteur par ses études, et surtout par sa persévérance de la classe si nombreuse des cultivateurs comme de la classe ouvrière. Enfin il fut l'introducteur dans le monde civilisé de la pomme de terre vulgairement appelée du nom générique de patates en Canada.

Nous profitons de l'occasion qui se présente cette année pour faire connaître à la classe agricole, que 1875 est le centenaire de la culture de la patate, il y a juste cent ans que Parmentier convaincu de l'excellence de ce tubercule comme aliment sain, économique et savoureux entreprit de déraciner les préjugés de ses compatriotes contre cette culture et les répugnances qu'ils avaient à se servir de la pomme de terre comme nourriture.

Le curé de Montdidier, ayant remarqué le jeune Parmentier, lui enseigna les éléments français et latins. A 15 ans il entra chez un apothicaire de sa ville natale, il avait un goût prononcé pour la botanique et la chimie.

A 17 ans il se rendit à Paris chez un de ses parents, aussi apothicaire. En 1763 il entra dans l'armée française alors en guerre avec le Hanovre, comme pharmacien de régiment, il fut fait cinq fois prisonnier et comme tel nourri presque exclusivement de pommes de terre. Ce tubercule était d'un usage assez fréquent pour l'alimentation des bestiaux, et les prisonniers français durent se résigner à en manger pour ne pas mourir de faim.

Le génie observateur de Parmentier, le porta à étudier la pomme de terre, ses connaissances en botanique et en chimie lui servirent à reconnaître tout ce qu'il y avait d'utile pour l'humanité, en en généralisant la culture; dès lors il forma le projet d'y travailler de toutes ses forces de retour dans son pays, ce qui arriva en 1763.

Mais il ne put réussir de suite dans ce beau projet, dans ce temps-là c'était comme aujourd'hui, la routine et l'apathie avaient de nombreux adeptes surtout parmi ceux qui ont intérêt à progresser. Aujourd'hui on a beau recommander de cultiver moins et mieux, de ne laisser perdre la moindre parcelle d'engrais, de ne jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire la veille, etc. Ainsi dans ce temps-là c'était comme de nos jours, Parmentier eut beau prôner et la culture et l'usage de la patate, on lui répondait qu'il était un autopiste, qu'il voulait faire fortune au dépens des cultivateurs. Pendant douze ans, la routine et la jalousie firent en échec tous

les efforts de Parmentier, mais il ne se découragea pas; voyant que le bon sens, le raisonnement ne servait à rien il tenta un dernier moyen, il résolut de s'adresser..... devinez..... à la mode, oui à la mode, il savait que cette impérieuse maîtresse venait à bout de tout, à faire accepter ce qu'il y a de plus absurde comme de plus inutile. A cet effet il s'adressa directement au roi Louis XVI (devenu depuis le roi martyr de la révolution en 1793) qui lui donna dans l'hiver 1774-1775, 50 arpents de terre dans la plaine des Sablons près Paris.

Au printemps 1775 il fit préparer sa nouvelle propriété et la sema toute en patates, et des premières fleurs qui parurent il en forma un bouquet qu'il s'empressa de porter au roi. Les courtisans en le voyant, sourirent dédaigneusement de son bouquet, mais Louis XVI en véritable souverain et père de ses sujets, et reconnaissant les mérites de cet homme modeste, l'accepta gracieusement et l'attacha à sa boutonnière. Cet acte simple mais digne sauva la patate, la mode s'en empara, l'engouement était créé, les grands, les riches s'empêchèrent de semer des patates, d'autres volaient des plants sur le terrain de Parmentier. La première fois qu'on l'avertit du fait, il récompensa celui qui l'en informait, et dit qu'il était sûr du succès, qu'il ne regrettait pas ses douze années de travaux, ses écrits et ses exemples, puisque la mode et le vol venait à son secours.

Quinze ans plus tard, la divine Providence permit que ces courtisans qui avaient souri de pitié, en voyant Parmentier offrir au Roi un bouquet de fleurs de patates; elle permit, dis-je, qu'ils se trouvèrent fort heureux lorsqu'ils pouvaient trouver quelques pommes de terre pour assouvir leur faim sur la terre étrangère, loin d'une patrie que la révolution déchainée par la colère de Dieu; avait bouleversée de fond en comble.

Antoine Augustin Parmentier mourut en 1813, à 76 ans, ceux qui craignaient qu'il s'enrichit par ses travaux et ses connaissances pratiques, peuvent dormir tranquilles car il est mort pauvre, après avoir été le bienfaiteur de l'humanité toute entière.

On célèbre beaucoup de centenaires depuis un siècle, quelquefois ce sont des centenaires et l'honneur d'écrivains féconds, brillants, mais immoraux, ou de grands guerriers qui furent les fléaux de la société.

Pour nous, cultivateurs, ouvriers, prolétaires qui souvent n'avons que des patates pour nourriture, célébrons le centenaire de la culture de la pomme de terre, rappelons nous qu'à l'exemple de Parmentier il faut combattre les préjugés, sortir de l'ornière de la routine, commencer une bonne fois une culture entendue, raisonnée et pratique, et surtout y persévérer, coûte que coûte. Pour cela il faut un guide, et ce guide c'est un journal d'agriculture et de bons livres agricoles.

On a beau dire que nous cultivons avec succès sans cela, que l'on cultive depuis des années et des années, que l'on n'a pas besoin de lire pour apprendre à cultiver, c'est un prétexte, bien plus c'est une fausseté et un manque de jugement. Voyez un voiturier il travaille des années et des années aussi mais il ne réussira qu'à condition qu'il ait un guide, un "journal des carrossiers." Voyez un tailleur, vieux ou jeune, il ne réussit à vivre de son métier qu'en se procurant le journal des tailleurs et les cartes de modes suivant les saisons; et ainsi de suite. Voyez nos voisins, les Américains, ils n'ont pas de plus belles terres que les nôtres, au contraire, ce qui ne les empêche pas de réussir, c'est qu'ils se tiennent au courant de ce qui les concerne ils ont des journaux agricoles en abondance, ils les reçoivent, les lisent et surtout ils mettent en pratique ce qui leur convient, aussi ils s'enrichissent, ils peuvent se procurer les instruments aratoires les plus perfectionnés, peupler leur ferme d'animaux de choix et de grand prix, tout cela en lisant et s'instruisant.

Un imprimeur disait dernièrement, bien qu'il y eut longtemps qu'il était dans la profession il apprenait tous les jours quelque chose de nouveau et à son avantage.

Pour ma part je n'ai jamais rien vu ni lu, sans examiner ni apprendre quelque chose. Ainsi cultivateurs, la lecture suppose l'examen, la culture suppose la comparaison, les deux forment le savoir, la pratique et la richesse.

M. A. KÉROACK.

Moyon infailible d'augmenter la récolte des pommes de terre (ou patates.)

Il y a quatre ans, à l'époque où l'on récolte les patates, je me promenais dans un petit champ d'un demi arpent ensemencé de ce tubercule, je m'aperçus que sur quelques pieds que j'avais marqués ça et là et dont j'avais coupé les fleurs à mesure qu'elles se montraient, le nombre de tubercules que je recueillis était beaucoup plus considérable que sur ceux où je n'avais pas cueilli les fleurs. De profondes et très-sérieuses réflexions que j'avais faites sur le beau travail de la végétation en général m'avait fait présumer qu'il devait en arriver ainsi.

La nature n'a qu'un but, m'étais-je dit bien des fois, si donc je supprime les fleurs sur les racines, les tubercules devront nécessairement augmenter soit en grosseur soit en nombre.

Ce premier essai que j'appellerai ma première réussite m'engagea à tenter une expérience plus concluante l'année suivante.

Je plantai donc une autre pièce de terre, avec beaucoup de soin, de pommes de terre d'une même variété et de même grosseur; j'en surveillai avec plaisir la végétation.

Mon but, en plantant une même variété, était d'obtenir une végétation semblable ou à peu près afin que mon expérience fût plus concluante.

Je divisai mon champ en quatre carrés égaux. Je fumai les deux premiers, l'un avec du fumier de ferme, l'autre avec de l'engrais végétal; je ne fumai pas les deux autres carrés.

La végétation fut très belle; les fanes atteignirent plus de trois pieds de hauteur, et, à en juger par les apparences, la récolte devait être complètement stérile.

Erreur profonde! lorsque les fleurs commencèrent à se montrer, j'eus soin de les enlever toutes en coupant les tiges à cinq ou six pouces au dessous, en laissant toutefois, dans chaque ligne ça et là, deux ou trois pieds de pommes de terre sur lesquels je laissai les fleurs, afin de bien observer la différence des produits lors de la récolte.

Vers la mi-octobre (car le champ d'expérience n'était pas précoce), je m'aperçus que les tiges et les feuilles des plantes qui n'avaient pas porté de fleurs étaient très-vigoureuses tandis que les autres étaient jaunes et dans un état complet de dépérissement, leur fruit avait presque atteint sa maturité.

Je recueillis la récolte dans les derniers jours d'octobre.

Voici les résultats que j'obtins.

1^o Pour chacun des deux carrés fumés.

1^o Chaque pied qui n'avait pas porté de fleurs fournit 24 à 30 livres de tubercules d'une belle grosseur, dont quelques-uns plus gros que le poing. Je ne trouvai au pied que quelques petits tubercules.

2^o Chaque pied auquel j'avais laissé des fleurs, et par conséquent des graines, ne donna qu'un petit nombre de tubercules dont la grosseur variait d'un œuf de poule à la noix et à la noisette. Le poids de la récolte de chacun des pieds, même en y joignant les petits tubercules, n'atteignit pas, terme moyen, 7 à 8 livres.

2^o Pour chacun des deux carrés non-fumés.

1^o Chaque pied qui n'avait pas porté de fleurs fournit

de 6 à 8 livres de tubercules de bonne grosseur, et je trouvai au pied beaucoup plus de petits tubercules que dans la partie correspondante qui était fumée.

2^o Chaque pied qui avait fleuri ne donna que quelques tubercules de la grosseur d'une noix et quelques-uns de la grosseur d'une noisette. Le poids moyen variait de 2 à 2½ livres. Il paraît donc hors de tout conteste, que la suppression des fleurs pendant la végétation augmente considérablement et dans une progression ascendante extraordinaire la récolte des patates.

D'où je conclus que si, dans les années où le manque de récolte des céréales fait hausser le prix du blé et par conséquent du pain, on expérimentait sur une vaste échelle les essais heureux et fructueux que j'ai tentés et que je tente encore, on s'en trouverait bien, puisque mon procédé est tout-à-fait pratique et surtout peu coûteux, attendu qu'on peut le faire exécuter par des enfants qui s'en feraient un jeu, le prix de la main d'œuvre que l'on débourserait pour faire couper les fleurs des pieds se trouveraient ainsi converti, car je puis l'affirmer sans exagération, de quatre à cinq fois au moins par le produit que l'on retirerait, soit de la consommation soit de la vente des tubercules.

Culture des céréales comme fourrage.

La culture des céréales, avoine, seigle, et même blé d'inde, comme fourrage, est presque inconnue en cette Province. Cependant elle est fort avantageuse, et largement exploitée en d'autres pays. Il est même plusieurs contrées d'Europe où les pâturages sont presque inconnus. La terre là est de trop grande valeur pour qu'on puisse la laisser improductive, comme dans les pacages, seulement une année. On nourrit tous les animaux, sous des abris, de fourrages qu'on cultive à cette fin, vesce, luzerne, avoine, seigle, maïs. De cette façon, pas une pelletée de fumier n'est perdue, et ayant beaucoup d'engrais, des champs peu étendus, il est facile d'en obtenir de très-forts rendements.

La trop grande étendue de nos fermes est peut-être la cause de la ruine d'un grand nombre de cultivateurs. On étend trop sa culture, et comme conséquence on cultive mal, de là rendements insuffisants, ruineux. Que le cultivateur comprenne donc bien une fois qu'il y a plus d'avantage pour lui à cultiver moins grand, mais à bien faire toute chose, que de se contenter de minimes fractions de récoltes, tout en épuisant son fonds.

Voici un printemps où la sécheresse qui domine va nuire grandement aux prairies en bien des endroits. Il est certain que le foin sera rare et cher l'hiver prochain et les pacages assez pauvres cet été. Que le cultivateur prévoyant agisse donc en conséquence. Il n'aura pas assez de fourrages pour ses animaux, qu'il prenne donc de suite ses précautions. Qu'il laboure, même en juillet, une pièce ou deux de son *friche* dans le meilleur endroit, qu'il l'engraisse si c'est possible et l'ensemence sans retard en avoine mêlée de seigle. Ces grains, en octobre, seront à peine épiés, et ce sera juste le temps de les faucher pour avoir un excellent fourrage. Ce ne sera pas cette paille sèche, dure, sans sucs qu'on retire du battage, mais un fourrage frais, flexible, odoriférant, et fort nutritif, plus propre que le mil et les autres foins à conserver le lait à ses vaches et à les entretenir en bon état. Ajoutons qu'ayant mis de l'engrais pour cette récolte de fourrage, il se sera par cela même préparé une pièce pour du blé comme il ne pouvait le faire plus convenablement.

Essayez, cultivateurs, tenez bien compte de tous vos travaux, et vous verrez que c'est un procédé qui vous paiera fort généreusement.

PLAN DE GRANGE MODERNE.—16 pieds au pouce.

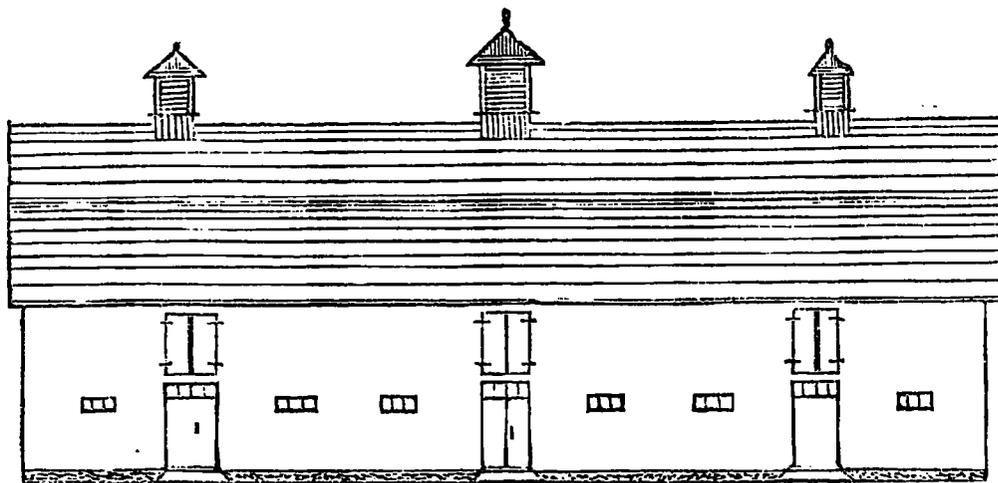


Planche I.—Façade.

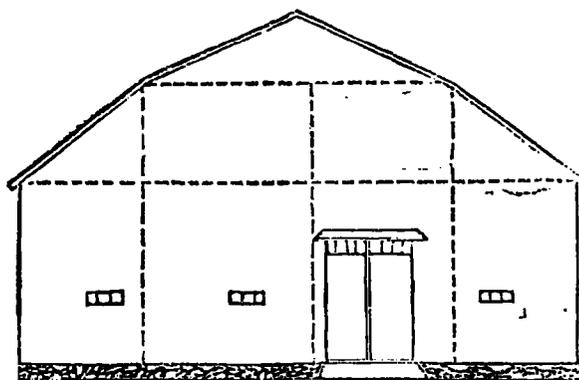


Planche II.—Pignon et charpente.

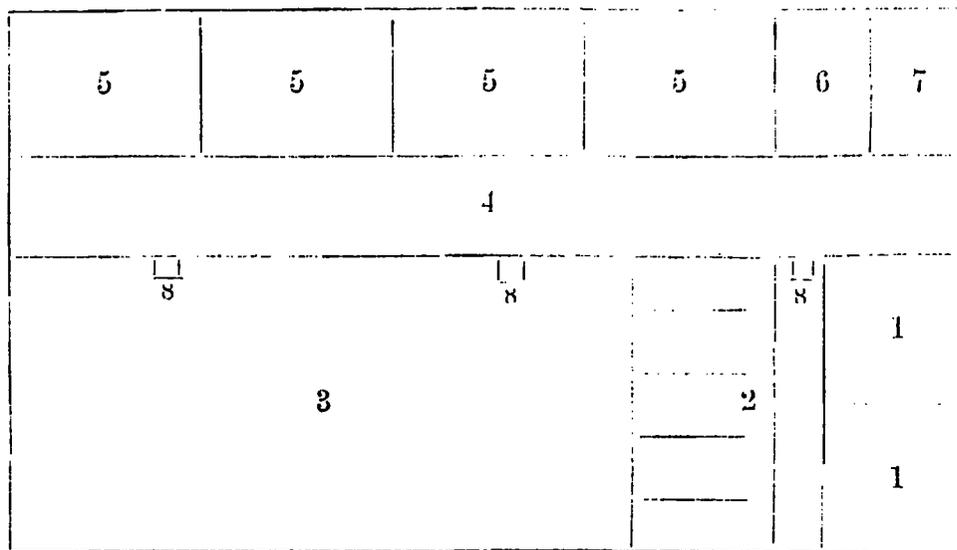


Planche III.—Divisions.

La grange représentée par la gravure ci-dessus et les plans annexés. est une copie de la grange de A. Casavant, écr., de St. Dominique, comté de Bagot. Elle est spacieuse et commode, tout en étant économique dans sa construction. M. Casavant, en agriculteur pratique, a évité tout ce qui était inutile pour une bâtisse de ce genre. mais tout est solide et le bois de bonne qualité.

Planche I, Elévation de la façade.

Longueur, 80 pieds, largeur, 46 pieds, hauteur du carcé 15 pieds, hauteur totale moins les ventilateurs 30

pieds, non compris un pied de soubassement. Les ventilateurs des extrémités sont de $3\frac{1}{2}$ pieds carrés et de 6 pieds de hauteur. Le ventilateur central est de $4\frac{1}{2}$ pieds carrés sur 8 pieds de hauteur.

Sur la façade 3 portes donnent accès à l'intérieur, la première à l'écurie et les deux autres aux étables, lesquelles sont bien éclairées. Au-dessus de ces portes s'en trouvent d'autres pour le grenier à foin.

Planche II, Plan d'un pignon.

Par cette gravure on peut voir la disposition du toit.

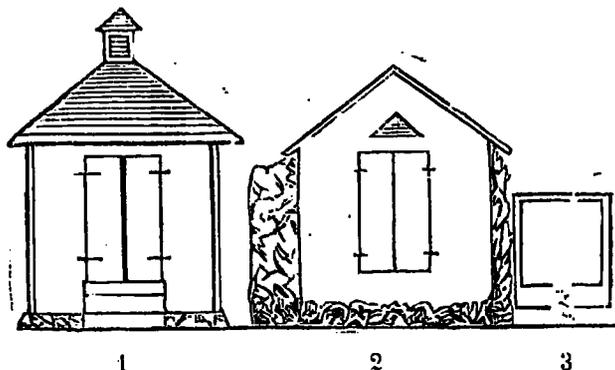
Une grande porte donne accès à la batterie. Les lignes pointillées montrent la construction de la charpente.

Planche III, Divisions intérieures.

2. L'Écurie avec 5 stalles et deux appartements 1 et 1, pour chevaux que l'on peut convertir en stalles au besoin. 3. Étables, bergerie, poulailler, etc. 4. Batterie de 10 pieds de largeur 5, Tasseries. 6, endroit pour la terre sèche, 7 appartements pour l'avoine, les harnais, etc., 8 ventilateurs lesquels aboutissent dans les ventilateurs extérieurs. Largeur des Étables 24 pieds, de la batterie, 12 pieds. Largeur totale 46 pieds sur 80 de longueur ou 75 si l'on veut et même 70 pieds, moins que 70 pieds il ne faudrait mettre que deux ventilateurs sans compter que la bâtisse paraîtrait avec moins d'avantage dans ses proportions. Le coût en argent peut varier suivant les localités de \$1,000 à \$1,200. Les ventilateurs doivent être peints en gris avec barreaux en vert, le toit noir ou ardoise, le reste blanchi à la chaux à laquelle on peut donner une teinte quelconque.

M. A. KÉROACK.

Plans de Glacière.



No. 1, glacière hors de terre de dix pieds carrés, se compose de deux constructions, l'une enveloppant l'autre. Celle de l'intérieur est faite double à l'aide de perches de 3 x 4 pouces recouverte en dehors comme en dedans de planches de pruche, et l'espace vide rempli de tan ou de sciure de bois mêlée de charbon. on couvre le dessus de 8 à 10 pouces de tan ou sciure de bois en ayant soin de ménager un tuyau en bois ou métal de 2 pouces de diamètre aboutissant au ventilateur extérieur.

La seconde bâtisse ou enveloppe extérieure se fait aussi en perches sur lesquelles on applique un double de planche entre lesquelles on met du papier feutre goudronné. La toiture de cette enveloppe se fait comme à l'ordinaire, en pyramide couronnée d'un ventilateur.

Le côté où se trouve la porte, l'espace entre les deux constructions doit avoir au moins deux pieds, on doit observer cette disposition dans toutes les glacières et avoir une double porte pour chaque entrée, pour faciliter le remplissage de la glacière en hiver, et n'en ouvrir que la moitié en été.

Plan No. 2, glacière érigée en terre sur un défaut de côte. Proportions, environ 10 pieds carrés, sur une hauteur de 8 pieds; dans ce plan la devanture seule est double, mais le sommet est vide comme dans le No. 1, la jalousie triangulaire sert de ventilateur pour cette partie. Tout autour de la glacière à l'extérieur et à la base on pratique un égout de 6 à 8 pouces carrés pour drainer le terrain environnant la glacière.

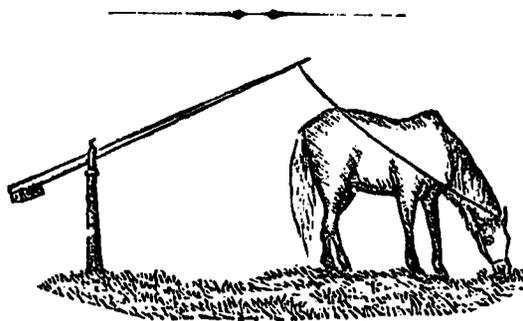
Autant que possible on doit éviter d'ouvrir la glacière après 7 heures du matin, on doit le matin sortir toute la glace nécessaire pour la journée.

On a l'habitude de construire la laiterie au dessus des glacières. C'est plus économique dans un sens, mais on a remarqué que la température était inégale et désavan-

tageuse pour le lait et le beurre. Inutile d'ajouter qu'il est nécessaire de planter des arbres autour des glacières, surtout du côté du midi, comme protection contre les ardeurs du soleil.

A propos de ces plans de glacière, nous recommandons dès à présent de préparer ce qu'il faut pour leur érection. Il est à désirer que chaque ferme eût la sienne, c'est un luxe qui ne coûte presque rien et d'une grande utilité pratique. Il est inconcevable que les cultivateurs, surtout ceux qui ont l'avantage d'habiter les bords d'une rivière, ne s'empressent pas de procurer le confort d'une glacière pour le ménage. J'espère qu'aucun des lecteurs de *La Revue*, ne manqueront de construire une glacière, s'ils n'en ont déjà une, quand bien même ce ne serait qu'une boîte de 6 pieds carrés double recouverte de terre et abritée par quelques arbres.

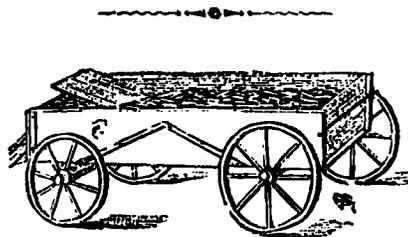
M. A. KÉROACK.



Plan d'attache pour chevaux.

Souvent en été il nous arrive une visite, il faut mettre le cheval à l'écurie; il serait mieux dehors, mais le laisser libre dans le parc, il peut donner du trouble pour le rattraper, ou en le mettant dans la prairie il piloterait le trèfle ou le foin pour dix fois la valeur. Eh bien, la gravure ci-dessus représente une excellente invention pour remédier à tous ces inconvénients, c'est une brimbale pivotant sur un pieux plus ou moins long, à laquelle on ajoute une longe en corde pour attacher l'animal à volonté; de cette manière il est forcé de brouter tout au tour sans gâter plus de prairie qu'il est nécessaire.

Cette invention est aussi utile pour une prairie peu étendue, où l'on garde un cheval près de la maison, afin de l'avoir sous la main sans être obligé de perdre beaucoup de temps pour aller le chercher au parc.



Manière de charger les patates.

Souvent le cultivateur n'a pas à sa disposition des voitures pour toutes espèces d'ouvrage, s'il est obligé de se servir d'un wagon avec boîte pour faire ses charrois de patates, carottes, navets, etc., la gravure ci-dessus lui donnera une idée de poser une planche sur le sens de la longueur de la boîte tel qu'indiqué, et avec une pelle il pourra décharger facilement. Ce procédé s'applique avec avantage pour le charbon.

De la fenaison.

La fenaison est une des opérations les plus importantes; un cultivateur actif doit y donner tous ses soins. On fauche les prairies naturelles lorsque la plupart des plantes qui les composent sont en pleine fleur, plus tard, elles perdent beaucoup de leurs qualités nutritives.

Lorsque le foin a été fauché le plus ras de terre possible, ce que l'on ne peut obtenir que dans les prairies bien épierrées, et où les taupinières ont été étendues avec soin, on le laisse on dains pendant une journée environ, et ensuite on l'étend au soleil; lorsque le temps est beau on peut le retourner deux ou trois fois par jour, et au bout de deux jours il est assez sec pour être mis en gros tas. On reconnaît que le foin est sec lorsque les brins des plus grosses herbes ne présentent plus d'humidité dans leur intérieur. Généralement on ne rentre pas le foin assez sec; il en résulte une fermentation dans les tasseries qui rend le foin poussiéreux et souvent même il en moisit une certaine quantité. Il est facile de concevoir que du foin d'une telle qualité produit, chez les chevaux principalement, des maladies intestinales et surtout la pouisse autrement dit le soufflé, qui rend le cheval impropre à tout service en peu de temps. Pour éviter cet accident, agriculteurs prévoyants, ne mettez le foin dans vos tasseries que lorsqu'il est bien sec et encore lorsqu'on le distribue aux animaux il faut toujours le seconer.

Pour en revenir à la fenaison, tant que les ondains n'ont pas été défaits, une pluie de quelques jours ne nuit pas au foin, mais lorsqu'il a été étendu au soleil, et qu'il y a un commencement de dessiccation, il faut éviter de le laisser exposé à la pluie ou à la rosée, ce qui lui enlèverait son parfum et sa couleur verte. Pour éviter cet inconvénient, on fait des tas d'abord très-petits lorsque le foin ne fait que commencer à sécher et l'on augmente leur volume à mesure qu'il approche du degré convenable de dessiccation. Quand le foin est sec, il doit être disposé en grosses meules; alors il s'opère une fermentation très-utile à sa qualité. Cette fermentation étant terminée, on doit le botteler et le rentrer, ou bien le conserver en meules plus grosses de 25 à 30 voyages, où il acquiert de la qualité. Ensuite on le fait botteler ou peser pour rationner les animaux. Car un bon agriculteur doit toujours savoir d'avance pour combien de temps il a de fourrage et de racines de toutes espèces pour savoir combien il peut hiverner d'animaux et toujours supposer l'hiver plus long qu'il ne doit être, par ces moyens il n'est pas exposé à commencer l'hivernage d'un certain nombre d'animaux d'une manière convenable et à se voir forcé sur la fin à réduire la ration, laisser ses animaux perdre l'embonpoint qu'ils avaient et par suite se voir obligé d'en vendre quelques-uns à vil prix pour sauver les autres. Non-seulement, si l'on n'opère pas ainsi, les animaux sont maigres, mais au moment du vêlage, les vaches ont des accidents et leur rendement en lait est très-médiocre, il ne revient qu'après plusieurs mois de pacage, lorsque les vaches ont repris chair, si toutefois les pâturages sont bons et la température favorable.

On peut encore employer un autre moyen de dessiccation qui réussit très-bien pour les prairies artificielles et pour les regains qui sont difficiles à sécher.

Aussitôt qu'il est coupé, ou le lendemain, on met en gros tas. Deux ou trois jours après, la fermentation s'y établit fortement, et la chaleur est telle qu'il est difficile d'y tenir la main. A cette époque, le fourrage doit avoir une forte odeur de miel. Si le temps le permet, on défait le tas, on laisse le fourrage se refroidir et se dessécher un peu; ensuite on le reconstruit, en ayant soin de mettre à l'intérieur le fourrage qui était à l'extérieur et qui avait moins fermenté.

La fermentation se développe de nouveau, lorsqu'elle est assez forte, on défait la meule, et le fourrage sèche très-prompement.

Les trèfles, vesces et autres légumineuses traitées de

cette manière font un foin de bien mauvaise apparence, mais que les animaux préfèrent au foin ordinaire. Ensuite par ce procédé, il se produit sur le fourrage traité de la sorte, une matière gommeuse qui fait qu'on peut le travailler sous une petite pluie sans qu'elle le pénètre et l'empêche de sécher. Je ne saurais trop recommander cette méthode dans les cas pressants, ensuite pour les qualités nutritives qu'il fait développer dans les fourrages.

Notes Editoriales.

Nous demandons bien pardon à nos abonnés de leur avoir fait parvenir le numéro de juin un peu tard. Toute entreprise à son début est exposée à subir de ces désagréments. Les occupations multiples de la rédaction, le travail des gravures et la correspondance active que nécessite un journal ayant un caractère général comme la *Revue*, en sont la cause. Un certain nombre de fautes n'ont pas été corrigées par erreur. Dans ces cas, lorsque les fautes changeront le sens des phrases nous les rectifierons, et nous ferons en sorte d'éviter et les fautes et les retards à l'avenir.

C'est aussi par erreur que l'article concernant l'engraissement du porc n'a pas été inséré en entier dans le No. 2. Nous réparons cette lacune dans ce numéro.

Nous avons reçu un bon nombre de demandes pour agences. Dans le principe nous avons décidé d'en établir partout où il serait jugé à propos. Mais le prix d'abonnement est tellement bas que nous n'avons pas donné suite à ce projet. Cependant nous accepterons avec reconnaissance les offres ainsi que celles de ceux qui voudront l'être à l'avenir aux conditions suivantes:

- 1^o Un seul agent par paroisse.
- 2^o Remise des argents reçus dans l'espace de 30 jours.
- 3^o On accorde une commission de 10 par cent.
- 4^o Toute communication envoyée franc de port par les agents.
- 5^o Pour simplifier l'administration, tous les reçus seront envoyés au bureau de la *Revue Agricole*, tout autre reçu ne pourra valoir.
- 6^o Jusqu'à nouvel ordre les abonnements dateront du 1^{er} mai au 30 avril 1875.

A. KÉROACK.

Des vers intestinaux chez les chevaux.

Ce sont des espèces de vers qui vivent spécialement dans toute la longueur des voies alimentaires et respiratoires, quoique leurs œufs, portés par le torrent de la circulation, puissent se développer dans une foule d'autres organes dans le cerveau et les muscles mêmes.

CAUSES FAVORABLES A LEUR DÉVELOPPEMENT.

Les aliments privés d'arômes, qui sont les poisons des vers et les matières salines, ne se trouvent pas données en suffisante quantité aux animaux pendant la stabulation. Les animaux sauvages sont peu exposés aux vers intestinaux, leur instinct suffit pour leur indiquer chaque jour la plante aromatique qui doit leur servir de vermifuge. Le chien court au chiendent, dès qu'il éprouve le moindre malaise; la brebis et les pigeons se jettent avidement sur le sel, la vache et le cheval recherchent le fourrage aspergé de sel; les poissons se laissent amorcer à l'odeur de l'ail et du camphre. On peut donner plus d'un tiers d'un bout de cigare à une jeune chèvre, qu'elle mange avec sensualité et sans éprouver le moindre malaise.

EFFETS.

Il n'est pas de genre de maladies que la pullulation des vers intestinaux ne puisse engendrer, leur présence dans

L'estomac amène l'inappétence, la constipation, la météorisation, et à la suite la fièvre, les coups de sang.

Les signes de cette maladie chez le cheval n'est pas facile à saisir, elle existe même quelquefois longtemps avant que l'on puisse en soupçonner l'existence. Il y a lieu de présumer qu'un cheval a des vers, quand il est sujet à des tranchées auxquelles on ne peut assigner aucune autre cause connue ; qu'il est d'un appétit irrégulier, tantôt vorace, tantôt nul ; quand on le voit lécher les mûrs, froter sa queue contre les corps environnants, et la tenir dans une agitation perpétuelle ; baver copieusement, dépérir à vue d'œil, il ne reste plus d'incertitude quand l'on trouve des vers autour du fondement ou dans la fiente.

Quand la présence des vers est compliquée de tranchées, il faut d'abord combattre cet accident à l'aide de lavements composés d'huile d'olive ou de noix et du vin et recourir ensuite aux médicaments propres soit à tuer les vers, soit à les expulser. Toutes les substances fortement amères, fétides, les purgatifs drastiques, les préparations mercurielles et antimoniales, sont d'excellents vermifuges. Chacune de ces substances peut être employée seule ou combinée avec une ou plusieurs autres ; mais il est bon d'associer les amers aux mercuriels et surtout aux purgatifs.

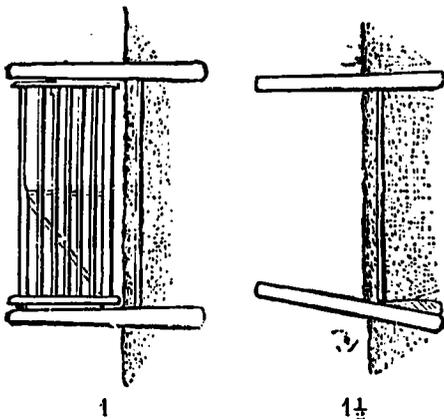
H AUDRAIN.

St-Dominique, le 26 juin 1875.

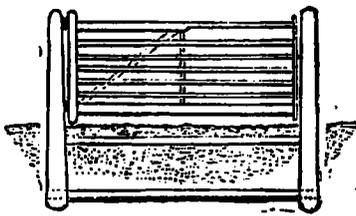
Un mot sur les portes de cour.

Il n'est pas rare de rencontrer des portes de cour bien faites, élégantes même, mais il est rare d'en voir de construites dans toutes les conditions de solidité nécessaire à leur durée et à leur bon fonctionnement.

Pour remédier à ces inconvénients, nous donnons trois gravures, illustrant la manière rationnelle de construire une bonne porte de cour, soit pour parc, pour ferme, ou pour porte cochère. Ces gravures sont extraites de l'*Annual Register*.

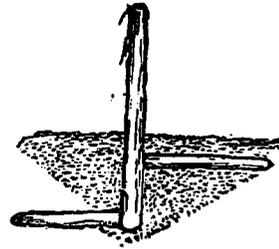


La gravure I représente une barrière comme on a coutume de les construire, c'est-à-dire la charpente qui sert à les supporter.



2

La gravure No. 2 donne une idée complète sur la manière d'obvier avec succès aux défauts évidents de la gravure No. 1, ainsi du premier coup d'œil vous pouvez comparer la différence.



3

La gravure No. 3 expose une autre manière de construction, mais en suivant ce mode il faudra les fixer à une plus grande profondeur, toutefois le No. 2 est préférable pour les terrains solides et peu affectés par la gelée. Il y a d'autres modèles également pratiques, ce sont des barrières en coulisse, nous en donnerons des illustrations dans un prochain numéro.

Insolation excessive, ou coup de soleil.

L'exposition trop prolongée des animaux ou bestiaux au soleil des jours caniculaires, peut leur causer des congestions sanguines sur différents organes mais surtout l'afflux du sang dans le cerveau et par conséquent des coups de sang mortels. Aussitôt qu'on s'en aperçoit, il faut appeler sans retard un vétérinaire, car le mal fait des progrès rapides et l'animal meurt sans pouvoir le soulager.

Le mot caniculaire vient de (canis, chien) canicule, constellation du grand chien, époque de l'été ou cette constellation se lève et se couche avec le soleil, aux jours caniculaires, du 24 juillet au 26 août, ordinairement les plus chauds de l'année. Constellation (vient de cum, avec, stella, étoile), assemblage d'étoiles fixes auquel on a supposé une figure et donné un nom.

Dans les premiers jours de juin j'ai été appelé à constater cette terrible maladie, sur deux vaches appartenant au même propriétaire, l'une est morte quelques instants après mon arrivée, l'autre ayant déjà les yeux vitrés, mes soins n'ont contribué qu'à lui rendre la mort plus douce quelques heures après. Comme vous le voyez les animaux étant au parc, il ne faut pas les abandonner complètement comme la plupart des cultivateurs ignorants le font, je dis ignorants sans vouloir insulter personne c'est qu'à propos de cette maladie, j'ai remarqué en même temps les divers préjugés qu'en ont beaucoup de cultivateurs, les uns disent, c'est le mal de queue, il faut la lui couper, d'autres, c'est le mal de corne, il faut les lui scier, d'autres, elle a la fièvre dans la tête, elle a la tête creuse, il faut la saigner. Inutile de dire combien ces préjugés sont absurdes, aucun de ces procédés n'est bon dans ce cas, si toutefois la saignée pouvait avoir quelque effet, ce ne pourrait être qu'à la dernière période du mal et encore de préférence à la veine de la cuisse, c'est-à-dire à la saphène, car partout ailleurs on est exposé à ne pas avoir de sang, ensuite l'afflux du sang remontant à la partie antérieure de l'animal, on augmenterait son mal à moins de le saigner jusqu'à la dernière goutte. Ce n'est donc pas à la saignée qu'il faut avoir recours d'a bord. Nous-mêmes lorsque nous avons mal à la tête que faisons nous ? on prend un bon bain de pied où l'on a mis de la cendre et du sel et on se met une compresse d'eau sédative sur le front du côté où l'on souffre.

Pour les animaux de grande taille, on ne peut employer les bains de pieds, mais on peut employer l'eau sédative à flots sur la tête en ayant soin de couvrir les yeux à ce qu'il n'en n'entre pas dedans ; par ce simple moyen vous sauvez vos animaux ; mais pour éviter cet accident permettez moi de vous en expliquer plus long et de profiter de l'occasion pour vous parler du pacage.

Culture du Tabac.

(Suite et fin.)

Lorsque le tabac commence à mûrir, ce qui arrive ordinairement au commencement d'octobre, par la forte odeur qui s'exhale des feuilles et par leur teinte jaunâtre, on reconnaît qu'il est temps de le récolter. Dans la Province de Québec, les cultivateurs laissent leur tabac en feuilles, ou le préparent sous forme de roles ou torquettes pour le marché. Pour cela il suffit de couper les tiges à trois ou quatre pouces du sol ; on les transporte avec précaution pour n'en pas briser les feuilles, et on les cloue par le pied sur de longues tringles préparées à l'avance et suspendues à l'abri du mauvais temps, et disposées de manière à ce que l'air circule partout facilement.

Lorsque les feuilles sont flétries et suffisamment sèches, ce que l'on reconnaît en pressant fortement les feuilles sans qu'elles se brisent ni sentent l'humidité dans la main qui les presse. C'est le temps de séparer les feuilles des tiges, pour les mettre en mains, en rouleau, carottes ou torquettes. Si on veut conserver le tabac en feuilles on les met en mains, contenant de huit à dix feuilles et moins si elles sont grandes, on les place dans une caisse proportionnée, lit par lit ; on recouvre le tabac d'une planche un peu plus petite que la boîte, on la charge d'une bonne pesée de roches pour presser le tabac, de cette manière il acquiert de la qualité, surtout si on a soin de le placer dans un lieu ni sec ni humide, mais plutôt sec qu'humide ; dans ce dernier cas il est bon de tremper une des feuilles de chaque main dans de l'eau mélangée de mélasse ou bien arroser chaque lit de feuilles du même mélange mais bien légèrement, car en l'arrosant trop copieusement, il contracterait l'échauffement et la moisissure.

On peut aussi sans inconvénient y ajouter quelques gouttes de parfum pour les bonnes qualités, c'est l'essence de canelle qui s'incorpore le plus facilement au tabac.

Voici un autre procédé pour ceux qui veulent améliorer la qualité et la saveur de leur tabac.

1° On cueille les feuilles du bas des tiges jusqu'au tiers de leur hauteur. C'est le tabac ordinaire et celui qui mûrit le premier.

2° Quelques jours plus tard, suivant la maturité, on cueille les feuilles intermédiaires, c'est le bon tabac de seconde qualité.

3° Enfin on cueille les feuilles de la tête, ce sont les plus estimées et font un tabac de choix, première qualité, un tabac d'amateur.

4° Aussitôt la cueillette terminée, il faut couper les tiges rez de terre, pour empêcher que de nouveaux bourgeons n'épuisent le sol, on les laisse sur le champ, pour qu'elles y pourrissent et les y mêler au sol de nouveau.

5° Il faut avoir soin de ne pas mêler chaque qualité en les faisant sécher.

6° Avant que les feuilles ne soient entièrement sèches, on les enfile en forme de guirlande, avec des ficelles que l'on a soin de suspendre à l'abri comme dans le premier procédé.

7° Lorsqu'elles sont bien séchées on les met en presse comme il est déjà dit plus haut, de cette manière le tabac acquiert de la bonté et de la saveur et surtout ce que l'on appelle le bouquet, pour la première qualité.

Il y a bien encore d'autres procédés en usage aux Antilles, mais ils ne sont d'aucune valeur dans nos climats.

M. A. KÉROACK.

Attention.

Depuis quelques jours, les agents de plusieurs pépinières américaines parcourent les campagnes, pour vendre des arbres fruitiers. Ils ont le soin d'offrir aux regards de magnifiques échantillons de fruits, dessinés fortement en couleurs.

Ils promettent mer et monde, mais sans garantie. La plupart de ces arbres ne conviennent pas à notre climat, il serait trop long pour aujourd'hui d'expliquer les causes de non réussite dans la plantation d'arbres fruitiers étrangers, nous nous proposons de le faire prochainement, et nous l'aurions fait avant ce jour si nous avions su l'arrivée précipitée des agents en question. En attendant nous vous conseillons d'attendre, rien ne presse ; d'ailleurs nous trouvons en ce pays même tout ce que nous pouvons désirer en fait d'arbres fruitiers parfaitement acclimatés, ceux fournis par notre pépiniériste distingué M. Aug. Dupuis, de St-Roch des Aulnets. Il est à notre connaissance personnelle que le printemps dernier, il a été payé dans la cité de St-Hyacinthe plus de cinq mille piastres pour des pommiers seulement, vendus par des pépiniéristes étrangers dans quatre paroisses du comté.

Pourquoi ne pas encourager nos propres établissements, pourquoi ne pas garder cet argent dans le pays ? puisque c'est le seul moyen de prospérer tous ensemble, sans compter que cela nous coûte moitié moins cher et est plus satisfaisant sous tous les rapports.

Lorsque le temps sera arrivé vous recevrez sur demande un catalogue complet d'arbres fruitiers forts et rustiques, que vous pouvez vous procurer facilement à peu de frais, de manière que les lecteurs de *La Revue* en bénéficieront, tandis que ceux qui se dispensent de s'abonner à un journal agricole sous les prétextes les plus futiles seront exposés, comme par le passé, à acheter des arbres inutiles et propres à rien.

Grande Culture.

MIEUX ADMINISTRER.

C'est-à-dire gouverner l'exploitation avec suite, et d'après un plan arrêté d'avance, en répartissant avec réflexion ses efforts, suivant les besoins les plus pressants ; en ne faisant pas de force sans emploi, en utilisant constamment et à la meilleure besogne les gens, les animaux, les instruments ; en tenant une comptabilité, si sommaire et si élémentaire même qu'elle soit ; en bénéficiant enfin partout où on le peut, des avantages que donnent à tous d'utiles institutions publiques, telles que les associations professionnelles, cours spéciaux, les assurances, les réunions agricoles, sociétés d'agriculture, comices, etc., tout ce qui peut aider, tout ce qui peut instruire, tout ce qui peut arracher le cultivateur à l'isolement qui le décourage et à l'ignorance qui le paralyse.

Gouverner une exploitation avec suite, c'est établir un système de culture avant de commencer les travaux en rapport avec l'étendue de son terrain et sa fertilité, le genre des instruments et des animaux que l'on possédera, la quantité d'engrais que l'on peut produire, la quantité et la valeur de la main-d'œuvre afin de ne pas entreprendre des cultures que l'on serait exposé à ne pouvoir récolter dans de bonnes conditions. En un mot faire des calculs de prévision et enregistrer davantage toutes les opérations que l'on aura à faire pour chaque mois, établir un règlement pour les travailleurs et les animaux et y tenir, fixer la ration des animaux par mois, tâcher de mettre les vaches dans l'étable la nuit et pendant les chaleurs au moins depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir et leur donner une bonne ration afin de leur éviter des maladies et faire plus d'engrais. Tous les cultivateurs devraient toujours avoir sous leurs yeux le plan de leurs terres, par ce moyen ils feraient promptement et avec ordre tous les calculs nécessaires avant d'opérer, ils pourraient diviser exactement l'étendue de chaque culture chez eux, afin d'établir une rotation convenable de manière à ne pas épuiser complètement la terre et ne pas faire revenir trop vite une culture sur le

même terrain, par ce moyen on épargne bien du temps et l'on conserve au sol sa fertilité.

Il faut aussi savoir utiliser son monde, ses animaux et ses instruments, ne pas attendre au jour même pour décider quel travail on va faire en arrivant sur une pièce de terre; tenir toujours les instruments en état longtemps avant de s'en servir, préparer ses semences d'avance, enfin ne jamais prendre la mauvaise habitude de déranger un ouvrier d'un travail à moins d'impossibilité et surtout de le commander deux ou trois fois dans une heure. Tout cela sont des pertes de temps considérables et que l'on éviterait si l'on réfléchissait comme il faut au moins la veille. Il faut pour avancer en culture ne pas entamer toutes les besognes à la fois et disperser son personnel et ses animaux. Ceux qui veulent m'en croire, je les engage à commencer un travail avec tout ce qu'ils ont de personnel et d'animaux pour leur aider, à travailler tous ensemble sous les yeux du maître, ce procédé réussit toujours mieux, la besogne avance rapidement, on y prend courage et on a beaucoup moins de trouble. Ordinairement celui qui entame plusieurs besognes à la fois, ne sait souvent plus par quel bout fuir; il court de l'une à l'autre, il a bien galopé, il s'est beaucoup fatigué inutilement, il entrevoit tous ses travaux commencés et aucun de fini. Le temps se passe, il se voit en retard, il voudrait pouvoir faire travailler ses ouvriers et ses animaux jour et nuit et leur laisser à peine le temps de commencer la digestion avant de reprendre le travail.

Chers lecteurs, croyez bien que c'est avec connaissance de cause que je vous donne ces conseils, j'ai vu et pratiqué les deux systèmes j'ai pu les comparer et en juger. Pour bien administrer avec goût, il faut que la peine que l'on se donne et les dépenses que l'on fait soient payées le plus largement possible. Pour cela il est indispensable de tenir une petite comptabilité, c'est-à-dire enregistrer chaque jour les recettes et les dépenses que l'on fait pour chaque culture et chaque spéculation sur les animaux, ne pas mêler les unes avec les autres.

Si on ne sait pas lire ou écrire soi-même, on en charge un de ses enfants, ce sera un moyen de l'instruire et de l'encourager à apprendre tout ce qu'il verra faire. Sans comptabilité pas de culture économique, pas de tranquillité dans la famille, car à chaque instant si l'on doit, l'époque de payer arrive, on ne s'en est pas douté; alors souvent pour une affaire de peu de valeur on s'est exposé à avoir des frais, ce qu'il y a de plus pénible c'est d'être quelquefois obligé de vendre un objet ou un animal que l'on aime le mieux, parce qu'il a plus de valeur, etc.

Enfin, pour arriver à bien déterminer toutes les opérations avantageuses que l'on pourrait entreprendre sur une terre, il faut encore de toute nécessité s'instruire journellement par tous les moyens possibles, fréquenter les cultivateurs qui font mieux que nous, suivre leurs expériences et leurs travaux de manière à essayer en petit d'abord ce que les autres peuvent faire en grand, se rendre exactement à tous les genres de réunions agricoles qui peuvent nous enseigner de bons procédés; lire les journaux pour vous mettre au courant du prix des denrées et des exigences du pays afin de produire ce qui peut le mieux payer.

Prêter attentivement l'oreille aux conseils justes et raisonnables qui peuvent vous conduire à de bons résultats, se rendre service les uns les autres entre voisins principalement entretenir régulièrement et avec des pierres les chemins qui bordent nos terres. En étudiant ses forces, ses moyens, ses ressources, en consultant sa bourse surtout, chacun peut essayer ce qui lui semblera le moins coûteux en raison de sa situation particulière.

H. AUDRAIN.

De l'Engraissement du Porc.

Suite.

Le goret doit d'abord être nourri avec le lait de la mère pendant quinze jours après sa naissance il n'est pas prudent de le sevrer tout d'un coup, car ils attrapent la diarrhée qui peut les faire périr, sinon les fait beaucoup maigrir, leur développe le ventre et leur rend le poil sec et dur. Ainsi on doit continuer plusieurs jours à les laisser téter et on commence à les séparer de la mère en leur donnant en surplus une certaine quantité de lait écramé auquel on ajoute, peu à peu, de la farine d'orge ou de sarrasin, puis des patates, avec d'autres racines, et des eaux grasses.

On les sevre au bout de 5 à 6 semaines en leur donnant une nourriture substantielle si on veut qu'ils se développent rapidement. Lorsqu'ils ont 2 à trois mois, on peut faire entrer dans la ration des plantes vertes pendant l'été et de racines en hiver. A partir du moment où on les met à l'engrais, il faut veiller d'une manière plus spéciale à leur alimentation.

Pour bien engraisser un porc et qu'il ne se dégoûte pas sur la fin de l'engraisement, on commence par lui donner des fourrages verts, trèfle, luzerne, fanes de carottes, etc., puis des racines crues ou cuites, betteraves, patates, choux-siam, panais ou carottes. Les pommes de terre doivent toujours être données cuites, ainsi que les betteraves; quant aux carottes, d'après de nombreuses expériences, la cuisson n'augmente pas les qualités nutritives. Successivement on ajoute aux racines des résidus d'usine, pulpes, drèches, tourteaux, farines, son de blé ou d'orge, sarrasin, fèves, seigle et quelquefois de l'avoine. La viande crue ou cuite leur est aussi très-profitable.

Il ne faut pas oublier que le porc est l'animal qui s'assimile le plus énergiquement la nourriture et qu'il produit de la viande à meilleur marché que les autres animaux.

Le bétail aux pâturages.

Il y a pâturages et pâturages, comme il y a fagots et fagots. Il y en a de petits, de très-étendus, de très-bons, et de médiocres.

Mais quelle que soit la nature d'un pâturage, il faut beaucoup de soins et de précautions, si on veut en tirer un bon parti. La première des précautions pour le propriétaire bien avisé, c'est de partager toute l'étendue du pâturage en plusieurs petits enclos où les animaux sont successivement introduits. Si on néglige de prendre cette mesure, le bétail piétinera dans une seule journée, toute la surface du pâturage où on l'aura laissé; poussé par son instinct de glotonnerie friande, il ne touchera qu'aux meilleures plantes, et les autres se trouveront ainsi gaspillées.

En effet, si le lendemain vous les ramenez sur le pâturage piétiné et dont l'herbe n'aura pas eu le temps de repousser, ils refuseront de paître, témoignant un profond dégoût et le gaspillage augmentera.

Voici comment s'y prennent les éleveurs bien avisés. Ils renferment leurs animaux dans des enclos d'une étendue proportionnée aux besoins de quelques jours seulement. Ensuite ils ouvrent un autre enclos, et ils suivent ainsi cette rotation qui a pour effet de laisser à l'herbe d'un enclos, le temps de repousser, pendant que l'herbe de l'enclos voisin est consommée par le bétail. Il y a un proverbe Vosgien, qui dit que : « Le foin repousse sous la dent des animaux, beaucoup mieux que sous la faux. »

Il convient toutefois de ne faire paître les prairies naturelles, au printemps, qu'avec une grande réserve, l'abus porterait les plus grands préjudices non-seulement pour la récolte de l'année, mais encore pour l'avenir de

la prairie saccagée par les bestiaux. Les moutons seuls pourraient être employés avec avantage dans cette circonstance, car leur piétinement serait bien moins dommageable.

Autre question: faut-il laisser les animaux pâturer en liberté, ou les astreindre au piquet?

Le pâturage en liberté est seul possible et économique dans les grandes exploitations où on entretient un grand nombre d'animaux; il est facile toutefois de diviser les pâturages en petits enclos, ainsi que je viens de le dire, au moyen de piquets et de fil de fer.

Dans les exploitations moyennes, et surtout les petites, le pâturage au piquet doit être exclusivement adopté, on rend presque impossible le gaspillage de l'herbe, et on maintient par le fumier des animaux également réparti, la fertilité du sol.

Il est certaines précautions à prendre pour que les animaux ne soient pas trop gênés et ne puissent se blesser. Mais ceci étant connu de tout le monde, il est inutile d'insister sur ce point, j'indiquerai seulement comme préférable, d'attacher les animaux à un pied de devant au-dessous du boulet, de manière que la chaîne ou la corde traîne à terre, et doit être disposée en sorte qu'elle ne s'entortille pas et qu'elle ne se décroche pas.

Le meilleur genre d'attache que je connaisse, attendu que par ce moyen il n'arrive jamais d'accidents, c'est un piquet en fer, de 20 pouces de long, ayant une tête large et arrondie et une arête un peu plus bas pour retenir le premier anneau de la chaîne qui doit tourner librement autour du piquet, la chaîne doit avoir environ 10 à 12 pieds de long seulement, et au bout on adapte un collier en cuir avec une boucle qui permet de serrer le pied de l'animal à volonté de manière que le sabot du cheval ou les ongles des bêtes à cornes ne puissent en sortir; sans cependant trop les serrer.

Maintenant pour éviter la maladie de l'insolation et d'autres, je vous engage à ne pas laisser vos animaux dehors à l'ardeur du soleil depuis neuf heures et demie du matin jusqu'à trois heures et demie du soir, à moins que vous puissiez leur procurer des ombrages sûrs et commodes pour qu'ils puissent s'y reposer et s'abreuver. Si vous prenez aussi la bonne habitude de les faire coucher le dans la nuit, vous y gagnerez de toute manière. D'abord vos vaches fraîches vélées ne seraient pas exposées à perdre des trayons en couchant sur l'herbe et la terre humide, vous feriez plus d'engrais pendant l'été que vous pourriez employer dès l'automne, et de plus vos animaux ne subissant pas de refroidissement brusque par la température variable des nuits, vous donneraient plus de beurre et plus de lait ou du moins un produit plus régulier. Si l'on voulait faire quelques efforts pour mettre en pratique ces petits moyens, qui, je puis l'assurer, donneraient de bons résultats, on arriverait plus vite à améliorer facilement une terre, il ne faudrait pas ensuite la moitié tant de terrain pour entretenir le même nombre d'animaux; je dis plus, je suis certain qu'on arriverait à en entretenir davantage avec une étendue la moitié moins grande qu'il en faut maintenant, avec le système que l'on emploie encore dans une grande partie de la Province. En outre si l'on continue de parquer comme on le fait, on arrivera à rendre la culture des céréales presque improductive, parce que l'exportation des produits agricoles enlève plus de fertilité au sol que le pacage n'en rapporte.

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre, a dit un célèbre agronome.

La terre ne peut donner qu'autant qu'on lui restitue les éléments féconds enlevés par chaque récolte. Donc nécessité de beaucoup d'engrais. Il faut absolument que tous les cultivateurs qui veulent produire avec profit, emploient tous les moyens pour ne pas perdre d'engrais et même en fabriquer. Nous avons tous sous la main, gratuitement, un immense approvisionnement de matières fertilisantes, et nous n'en profitons pas! Les

perdre, c'est diminuer notre ration de pain quotidien.

Dans un prochain article, je traiterai la question des engrais et j'espère qu'à l'avenir, on ne négligera plus cette partie de l'agriculture qui est la base de toute culture profitable.

H. AUDRAIN.

St-Dominique, 20 juin 1875.

Récolte des graines de trèfle.

L'époque pour obtenir de bonne graine de trèfle, c'est de le laisser déflourir et lorsque la plupart des têtes sont bien mûres, c'est-à-dire lorsqu'on trouve une grande quantité de graines violettes, alors on coupe à la faucille ou à la faux; on laisse sécher les tiges sur le sol sans les lier, puis on les bat sur une bêche dans le champ pour éviter d'en perdre par le transport. On retire la graine de son enveloppe au moyen des machines à battre les grains ou du fléau; ce dernier moyen est lent et dispendieux pour une grande quantité. On y parvient aisément aussi avec les moulins à pilons dont se servent les vanniers pour briser l'écorce de pruche ou d'autres essences. Lorsqu'on récolte la graine de trèfle pour son usage, on peut la semer avec l'enveloppe, de cette manière la semaille est beaucoup plus assurée.

Si on veut obtenir une graine bien nette, voici un autre petit procédé très avantageux, il consiste à avoir un petit instrument que, *ad hoc*, on nomme cueille-trèfle, on peut le faire soi-même, c'est tout simplement deux petits bouts de planche houvétés ensemble et bordés sur trois côtés, de manière à former une boîte plate, sur un des côtés longs, on adapte des dents en fer ou en bois très-rapprochées en forme de peigne, on y place ensuite un manche court à sa commodité, soit que l'on préfère cueillir les têtes de trèfle en soulevant ou en accrochant. Par ce moyen on parcourt la pièce en choisissant les plus belles touffes, on se fait suivre d'un enfant avec un sac pour y verser chaque cueillette et l'emporter aussitôt à sécher dans une batterie, sur un grenier ou au soleil sur une bêche, on la conserve ensuite de même jusqu'au moment de la faire égrainer soit pour vendre ou pour semer. Ce petit moyen qui paraît long et minutieux, est cependant plus expéditif et permet de tirer beaucoup plus de bonnes graines et bien propres, cela n'empêche pas de tirer partie de celle qui reste si on le juge à propos pour faire des pacages, etc.

Le système Guénon.

Dans *La Revue Agricole* pour le mois d'août, nous commencerons l'explication, avec illustrations, du système Guénon.

Inutile de parler bien longuement sur ce système, qui consiste à reconnaître au premier coup d'œil les qualités d'une bonne vache laitière, ainsi il est de la plus haute importance pour tous les cultivateurs d'étudier un système si utile, si efficace et surtout si profitable sous tous les rapports, car par sa connaissance, ils pourront reconnaître si une génisse sera plus profitable pour la boucherie ou pour l'élevage.

Maintenant que *La Revue* a fait ses preuves, le tirage en sera limité au besoin à l'avenir, et ceux qui voudront se procurer les numéros traitant du système Guénon, devront s'exprimer ne s'abonner au plus tôt.

Tous les abonnements datent du 1er mai 1875 jusqu'à nouvel ordre.

Le système Guénon sera traité au long dans cinq numéros consécutifs avec cent gravures faites avec soin.

Il est vrai que ce sujet sera traité un peu à l'avance, mais il est bon que l'on se familiarise d'avance avec le système, afin de le pratiquer facilement à l'époque du vêlage.

CAUSERIE.

Nouvelles du père Pierre Gervais, parti depuis deux mois pour les États-Unis. Ces nouvelles sont apportées par M. Rousseau, riche cultivateur à sa rente, qui revient d'un voyage de deux semaines aux États-Unis.

La scène se passe au bureau de poste du village de St-Fortunat.

PERSONNAGES.

Monsieur Rousseau, rentier et homme d'un grand bon sens comme il n'est pas rare d'en rencontrer parmi les cultivateurs Canadiens.

Le Docteur Raifort, médecin du village, il avait pratiqué quelques années auparavant aux États-Unis.

Michel Rinceau, cultivateur, qui a l'habitude de ne trouver d'avantages en Canada, ayant demeuré sept ans aux États-Unis.

Pierre Lafranchise, cultivateur, franc comme son nom, et à son aise.

Augustin Laprenelle, arrivé dernièrement des États-Unis, pour recruter des jeunes filles, pour le compte d'une compagnie manufacturière du Massachusetts.

Plusieurs autres personnes, attendant le dépouillement de la malle attendue de minute en minute.

Lafranchise.—Bonjour M. Rousseau, votre voyage a bien réussi ?

Rinceau.—On m'a dit, M. Rousseau, que vous avez vu Pierre Gervais et sa famille; ils étaient partis pour Putnam, et vous les avez vus à Ballie.

M. Rousseau.—Bien sûr, j'en ai été surpris moi-même, je suis arrivé à Ballie le samedi après-midi, et en faisant un tour par-ci par-là ne voilà-t-il pas que je reconnais Gervais assis sur un tombereau chargé de fumier, chose qu'il ne faisait pas même chez lui où il laissait perdre presque tout son fumier.

Après les premiers bonjours il me dit qu'il était employé chez un docteur pour travailler à son jardin, et après m'avoir montré la maison où il demeurait, il me fit promettre d'aller souper chez lui le soir même. Je n'y manquai pas, comme bien vous pouvez le penser; il me fallut monter deux escaliers pour arriver chez Gervais. Pierre était monté depuis quelques instants, la famille était prévenue de ma visite, cependant en entrant Madame Gervais ne put me dire bonjour, elle se mit à pleurer, les enfants étaient tristes, et en même temps contents de me voir.

Pierre était oppressé, mais il dit qu'il était temps de penser au souper. Celui-ci terminé on parla de St-Fortunat et de vous tous mes amis, Gervais m'expliqua comment il se trouvait à Ballie. Rendu à Putnam, son beaufrère lui annonça que la place sur laquelle il comptait n'existait plus, la manufacture étant fermée pour un temps indéterminé, et que lui-même ne travaillait que trois jours par semaine et qu'il craignait même que la fabrique n'arrêtât tout-à-fait; c'est alors qu'il se rendit à Ballie, où trois de ses enfants avaient eu de l'ouvrage en arrivant, mais par malheur dès la première semaine l'un de ses garçons s'était fait écraser la main gauche horriblement, de telle sorte qu'il a fallu lui couper les quatre doigts, de plus que la deuxième de ses filles allait être forcée de cesser de travailler, car sa santé ne pouvait supporter plus longtemps le séjour de la manufacture, que lui-même ne gagnait qu'une piastre par jour et que si son Frédéric ne trouvait pas une place dès la semaine prochaine, il leur faudra prendre les moyens de revenir en Canada et cette fois pour n'en jamais sortir.

Si vous voyiez madame Gervais, elle n'est plus reconnaissable, elle est amaigrie et elle s'ennuie à la mort, elle regrette son jardin, ses volailles, ses vaches, et elle soupire après le jour où elle pourra revenir à St-Fortunat.

Rinceau.—Ils ne sont pas courageux les Gervais, il n'y a pas trois mois qu'ils sont montés et déjà ils parlent de revenir, de cette manière ils ne réussiront nulle part.

Lafranchise.—Tu as beau parler toi, Michel, tu es resté sept ans aux États-Unis et tu as emprunté de l'argent pour revenir. Il est vrai que tu n'as pas fait fortune ici, mais tu vis au moins. tu n'as pas de dettes, tandis que c'était tout le contraire lorsque tu demeurais à Springfield.

Laprenelle.—C'est étonnant que la famille Gervais n'ait pu se placer avantageusement, moi je viens ici pour une riche compagnie, recruter une centaine de filles à qui je garantis cinq, six et sept piastres de salaire par semaine, suivant la capacité.

M. Rousseau.—De grâce, mes amis, ne croyez pas les discours de Laprenelle, j'ignorais qu'il vint ici dans le but de tromper de pauvres filles par des promesses fallacieuses.

Laprenelle a plusieurs nièces dans la paroisse et je suis bien sûr qu'il ne les a pas engagées à monter avec lui (plusieurs voix). Vous avez raison. Je connais ce qu'il en est, mes amis, je suis passé à Fall River et ailleurs aussi, on donne, il est vrai, un assez bon salaire, mais on sait bien comment s'y prendre pour le faire rentrer dans le gousset. Il faut se pensionner dans les maisons de la compagnie, il faut acheter tout ce dont on a besoin au magasin de la compagnie, bref au bout du compte il ne reste plus rien.

Le Dr. Raifort.—C'est comme la fable de Perrette et du pot au lait.

M. Rousseau.—Vous avez raison, excepté que c'est plus triste encore: il y a cinq ans j'étais à la station de St-Hyacinthe, juste au moment où plus de cent-cinquante filles devaient s'embarquer pour les États-Unis.

O honte! ô douleur. La plupart étaient des filles de cultivateurs, elles étaient là pèle-mêle, en butteaux railleries, on les hélait comme des moutons. En vérité, Laprenelle, comment, tu as l'audace de venir recruter dans la propre paroisse des jeunes filles, pour les entasser dans les fabriques américaines. Mais j'espère que tu ne réussiras pas cette fois, je l'avertis que je ferai tous mes efforts pour contre-carer tes desseins.

Lafranchise.—Je vous assure, M. Rousseau, que Laprenelle ne réussira pas du premier coup, je lui ai donné du fil à retordre, et dimanche dernier M. le curé n'a pas manqué d'en parler, aussi les paroissiens sont sur leurs gardes, jusqu'ici il n'a réussi qu'à embaucher quelques filles qui feront du bien à la paroisse par leur départ.

M. Rousseau.—Tant mieux, car je ne puis m'expliquer que des pères et des mères laissent partir leurs enfants et surtout leurs filles pour les fabriques américaines, sans les suivre, pour veiller sur eux.

Le Dr. Raifort.—Et encore ce dernier expédient ne vaut pas grand chose, le mieux, croyez-moi, mes amis, c'est de rester au pays. Vous savez que par nécessité, j'ai été obligé d'aller pratiquer comme médecin aux États avant de pouvoir obtenir ma licence à Montréal. Eh bien, je vous le dis en toute sincérité, je n'ai pu encore découvrir quel avantage les Canadiens ont à émigrer.

En effet, jetez un regard sur notre paroisse, pas moins de cinquante familles sont parties pour les États manufacturiers, quels avantages en ont-elles retirés, rien ou presque rien.

Rinceau.—Richard est parti endetté et il est revenu au bout de quatre ans ses dettes payées.

Dr. Raifort.—Oui, à quel prix? une de ses filles est arrivée morte et une autre n'en a que pour quelques semaines à vivre et cela par des maladies contractées aux fabriques.

Rinceau.—Mais Lacaillade n'a-t-il pas acheté la plus belle terre de la paroisse, l'an dernier, il était pourtant parti d'ici pauvre journalier avec une grosse famille.

Dr. Raifort.—Pour Lacaillade, j'avoue que c'est le cas, mais j'ai pourtant su qu'il avait l'intention de retourner aux États prochainement. Il se plaint qu'il ne peut pas vivre sur sa terre, ses deux garçons ne se soucient pas de travailler, ni ses filles non plus, elles aiment la toilette, les garçons sont habitués à se promener, ils ont gagné quelque chose aux manufactures, mais ils en ont remporté aussi une foule de caprices, de besoins factices, il leur faut du savon spécial pour la barbe, des fioles d'odeurs, des gants, des habits à la mode, etc. Il est vrai que le père est un bon travailleur, mais il ne peut cultiver avec ordre et avec fruit.

Lafranchise.—Je suis allé aussi aux Etats et j'ai bien vite connu le bon côté des choses. Si Lacaille a pu réaliser quelques centaines de piastres, ce n'est pas parce qu'il est allé aux Etats, s'il était resté ici et agit comme il l'a fait aux Etats-Unis, il aurait aussi bien réussi, c'est-à-dire, travailler sans relâche avec ses deux garçons et ses deux filles, ménager et mettre toutes leurs économies en commun, de cette manière on réussit partout, sans compter que Lacaille est parti au moment où sa famille était en âge de gagner et pour ainsi dire toute élevée; car s'il avait monté ses enfants en bas âge il serait encore journalier. J'en pourrais nommer dans cette paroisse qui sont dans le même cas que Lacaille, ils n'ont pas laissé la place et ils sont bien parvenus. Voyez, par exemple, Beaudin, il a élevé une grosse famille pourtant, maintenant il a deux belles terres, un de ses garçons achève ses études. Bien plus, je prétends qu'il est plus facile de vivre en Canada que n'importe où, car ce n'est pas aux Etats que l'on réussit à élever une famille, les conditions de la vie s'y opposent, ici on y parvient tant bien que mal; aussi ceux qui émigrent ont l'instinct de ne le faire que lorsqu'ils savent que leurs enfants pourront gagner, et je sais par expérience que pour un très-grand nombre de ces familles il n'y a que la mère et les enfants qui travaillent, comme c'est le cas pour Baptiste Courtin, qui vient se promener tous les ans, ses enfants travaillent tous aux manufactures. Sa bonne femme travaille à la tâche à la maison, afin de préparer les repas réglés pour ses enfants. Baptiste lui, travaille un peu par ci par là, mais la plupart du temps, il flâne dans le village et les hôtels, ce qui ne l'empêche pas de prélever une cinquantaine de piastres sur le salaire de ses enfants pour venir ici tous les ans, prôner les Yankees et leurs manufactures.

M. Rousseau.—Ce que tu dis là, Lafranchise, est juste, malgré les prétendus avantages dont ils nous cassent la tête, cela n'empêche pas que les trois quarts de ce que disent les amateurs des Etats-Unis, sont des mensonges avérés, et que l'autre quart n'est pas toute la vérité.

Pas plus tard que l'année dernière, le jeune Rainville qui disait être devenu si riche en peu de temps, a pris la peine de venir, sans tarder d'une journée, réclamer neuf cents francs, dus le jour de sa majorité, ce qui est commun à tous ceux qui deviennent en âge, même s'ils pouvaient vendre leurs droits un mois d'avance ils en sacrifieraient une bonne partie tant ils sont dans le besoin.

Dr. Raifort.—Sans compter, mes amis, que dans les manufactures le travail est non-seulement malsain, mais aussi abrutissant, car ce sont des travaux qui sont loin de cultiver l'intelligence; au contraire ils bornent cette dernière lorsqu'ils ne l'abrutissent pas tout-à-fait. Aussi ce n'était pas sans un serrement de cœur que je touchais des mains la preuve de ce que j'avance. Le fait est et vous le reconnaîtrez vous-mêmes, qu'il ne suffit pas de gagner de l'argent, il faut aussi savoir s'en servir. Eh bien, j'en ai vu aux Etats des milliers et des milliers qui gagnaient de l'argent en travaillant beaucoup, en ménageant surtout, et avec cet argent le plus souvent ils reviennent, ils achètent une terre ou se mettent dans le commerce, et dans un an ou deux ils perdent tout, il leur faut alors retourner sur la terre étrangère se courber le reste de sa vie dans les usines, tandis que dans la patrie il faut travailler, il est vrai, souffrir même, mais c'est avec l'espoir légitime de couler ses vieux jours dans l'abondance et la tranquillité.

Oh! que j'en ai vu, mes amis, de ces pauvres Canadiens me déclarer en toute sincérité leurs regrets de la patrie absente, mais il était trop tard, ils étaient destinés à couler leurs vieux jours dans l'abandon, la misère et l'exil.

M. Rousseau.—Tu te rappelles, Lafranchise, lorsque nous avons reconduit le père Gervais et sa famille au chemin de fer en avril dernier, tu te rappelles les gros paquets, les grosses boîtes et les grosses valises que l'on a portés, tu as vu deux autres familles qui embarquaient dans les mêmes conditions, ils avaient tant de bagage qu'il a fallu retarder le départ du convoi, chacun pour pouvoir en apporter un peu plus avait au moins deux habillements l'un sur l'autre sur eux.

Lafranchise.—Je m'en rappelle bien, les Gervais ont presque tout emporté leur linge, et ils auraient bien emporté une partie de leurs meubles s'ils l'avaient pu, sans cela ils ont même eu de la difficulté de se placer sur des sièges.

M. Rousseau.—Ils ont bien fait, s'ils n'avaient pas emporté leurs lits en entier excepté la paille, ils seraient à plaindre, car ce n'est pas aux Etats que l'on monte une maison à peu de frais, aussi ils ont été plus heureux que bien d'autres qui n'ont pas eu cette précaution.

Lafranchise.—Avez-vous remarqué cette famille qui revenait des Etats-Unis par le même convoi qui a emporté les Gervais, ils avaient une couple de porte-manteaux cirés et fleuris en blanc, ils étaient six personnes en tout, avec une valise et un paquet, un seul charretier a suffi pour les mener à destination.

M. Rousseau.—Oui, je l'ai remarqué ainsi que le chagrin de la pauvre femme de voir un miroir qu'elle avait pris la peine d'emporter, cassé en mille morceaux.

Laprenelle.—Vous ne pouvez toujours pas dire, M. Rousseau, que le plus grand nombre des Canadiens vivent plus richement aux Etats qu'ici, ils ont plus d'aisance dans des maisons bien meublées et surtout ils sont bien vêtus.

M. Rousseau.—Oui, si vous appelez vivre richement, vivre au jour le jour, compter sur un salaire sans garanties et surtout équivoque, si le bonheur domestique consiste à demeurer dans des maisons communes, à quinze ou vingt familles de nationalité ou croyances différentes; ils sont mieux vêtus, si vous appelez bon, ce tissu avec la surface d'un drap quelconque ne valant pas la dixième partie de notre honnête et durable étoffe du pays. Mais, mes amis, la vérité à cet égard, et j'en appelle à vous tous qui êtes allés aux Etats, c'est que ceux qui suivent les modes ne gagnent pas suffisamment pour en payer la façon, et la plupart de ceux qui reviennent, s'endettent pour s'habiller. Quant à l'ameublement il ne vaut pas mieux. Je suis allé dans beaucoup de maisons habitées par des Canadiens, il n'y a rien d'extraordinaire si ce n'est que tout est très-commun. Les logements sont petits et les meubles de petite qualité. Chez Gervais ils avaient acheté une couchette depuis quinze jours et déjà elle menaçait ruine. Dans plusieurs maisons j'ai vu des machines à coudre, mais la plupart ne s'en servent pas, dans quelques-unes j'ai remarqué des harmoniums, j'en fus étonné, sachant qu'aucun de la famille ne pouvait toucher de cet instrument, mais on m'a dit que les Américains en avaient, et que cela garnissait bien une chambre.

Lafranchise.—Ce que M. Rousseau dit là, c'est la pure vérité, pour ma part j'ai passé un an aux Etats, et j'en ai en de reste, ici je n'ai pas travaillé la moitié de ce que j'ai travaillé aux manufactures, je ne suis pas riche, mais pas pauvre non plus et vive le Canada.

Le Dr. Raifort.—Sans compter la santé qui s'étouffe, Lafranchise, de manière que tu es mon plus mauvais client; à ce point de vue je regrette les Etats, là à tout instant des maladies sérieuses et mortelles, à tout instant des accidents, qui perd un bras, qui une jambe, bienheureux quand ce n'est pas la tête, et la consommation, la pleurésie qui emporte ses victimes par centaine, mais le vilain de l'affaire c'est que cela ne paie pas, la mort arrive, à peine s'il en reste assez pour les funérailles.

Rinceau.—Pour ça c'est vrai, impossible de faire un mille aux Etats sans voir un infirme, un éclopé, un cul-de-jatte et des figures portant l'enseigne de maladies mortelles.

M. Rousseau.—Si vous voulez m'en croire, mes amis, n'en visez pas le sort de ceux qui vont aux Etats, comme disait le docteur, ce n'est pas dans les manufactures que vous préparez l'avenir de vos enfants et qu'ils y développent leur intelligence, ce n'est pas là qu'ils peuvent mettre à profit les talents que la Providence leur a départis avec profusion, là, ils ne sont considérés que comme des esclaves, moins encore, comme des machines, tandis qu'ici ils sont des enfants de la patrie, des cultivateurs intelligents et des citoyens utiles.

Cultivateurs de la Province de Québec !

Abonnez-vous tous à la REVUE AGRICOLE

ELLE EST PUBLIÉE DANS VOS INTÉRÊTS IMMÉDIATS.

La Rédaction est faite au point de vue de notre pays et de notre climat. Chaque écrit est pratique et original, rien ne sera publié qui ne soit utile au plus grand nombre.

La "Revue Agricole" est l'organe du Cultivateur qui n'a qu'une ou deux terres sans cesser d'être utile aux grands propriétaires. Jusqu'ici on n'a eu guère de publications adaptées à nos moyens et à notre manière de vivre et de cultiver; nous avons de bons journaux agricoles étrangers adaptés aux grandes cultures, aux agronomes et à ceux qui avaient des moyens suffisants de faire de l'agriculture en amateurs et récolter un minot de blé valant neuf francs et coûtant deux piastres. Au contraire nous voulons faire tous nos efforts pour aider la grande majorité des cultivateurs à tirer le meilleur parti possible de leurs terres avec les moyens à leur disposition.

Envoyez à l'adresse de la "Revue Agricole", St-Hyacinthe, P. Q., une piastre (\$1.00) par lettre enregistrée, et vous recevrez le journal franc de port pour un an.

MONTREZ CE NUMERO A VOS AMIS, c'est un faible échantillon de ce que nous pourrions vous offrir si tous les Cultivateurs s'abonnaient à la "Revue".

M. A. KEROACK
Éditeur de la "Revue Agricole"
LIBRAIRIE

Coin des rues Ste-Anne et Cascades
Livres, Papeteries, Articles religieux, Tapisseries, Livres d'écoles, Fournitures de Bureau et d'Écoles, Lithographies, Gravures, Chromos, Etc., etc., etc.

De plus, une collection d'Ouvrages Agricoles des plus utiles.

On se charge de toute commission en ce genre.

TOUJOURS EN MAINS

Manuel d'Agriculture du Dr. Larue. Ouvrage obligatoire pour les écoles Élémentaires. Cartonné 10 centins. Par la poste, 11 centins.

Le Verger, le Potager, le Parterre, par l'Abbé Provencher. Broché, avec illustrations \$1. Par la poste \$1.05.

C'est l'ouvrage le plus complet et le plus convenable pour notre climat. C'est un guide sur la plantation des arbres fruitiers, des fleurs et légumes.

A VENDRE



UN MAGNIFIQUE
Etalon Percheron-Canadien

DE 3 ANS

ce printemps sous poil gris fer.

Ce Cheval est très-fort, très-robuste et a un train de route tout-à-fait remarquable pour un animal de son poids. Le prix est de \$400. Conditions faciles de paiement à toute société d'agriculture qui serait disposée à l'acheter.

ED. A. BERNARD.

Varenes, 23 Mai 1875.

AVIS IMPORTANT.

H. AUDRAIN, Chirurgien-Vétérinaire

DE L'ÉCOLE

IMPERIALE de GRAND-JOUAN
FRANCE.

Il traitera toutes les maladies de l'organisme chez les Animaux domestiques : Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Pores, Volailles, etc.

Bureau temporaire de consultation et de traitement à St-Dominique, près de l'église. Prix modérés.

H. AUDRAIN.

Chirurgien - Vétérinaire.

Comté de Bagot.

Pépinière de St-Roch des Aulnais.

M. DUPUIS
PEPINIERISTE.

Toujours en mains : Pommiers, Pruniers, Cerisiers, Groseilliers, Ronces, Framboisiers, Gadelières, etc., etc.

Emballés avec soin et expédiés sans danger dans toutes les parties du pays.

P.S.—On envoie gratis le Catalogue à tous ceux qui en font la demande par Carte poste.

"LE NATURALISTE CANADIEN"
\$2 PAR ANNÉE

paraît le 15 de chaque mois par livraison de 32 pages, in-4to.

En faveur des Maisons d'Éducation et des Instituteurs, l'abonnement est réduit à \$1.50.

Pour les États-Unis \$2.00 en or ou \$2.25 (en greenbacks).

Pour la correspondance, remises, réclamations, etc., adresser au Rédacteur, Cap-Rouge, Québec.

"LA REVUE AGRICOLE"

Nous avons résolu dans le principe d'établir dans tous les comtés des agents pour notre journal. Mais vu le nouveau système postal, nous mettons un prix uniforme pour les abonnements, \$1.00. Avec un prix aussi réduit il nous a fallu simplifier l'administration le plus qu'il était possible.

MANIÈRE DE S'ABONNER.

Ceux qui ne sont pas de St-Hyacinthe ou qui n'ont pas l'occasion d'y venir pourront envoyer leur abonnement par lettre enregistrée, adressée comme suit :

A L'ÉDITEUR DE "LA REVUE AGRICOLE"
St-Hyacinthe, P. Q.

Mettez une piastre, ce qui est facile, le port de la lettre coûte trois centins, l'enregistrement deux centins, ainsi sans intermédiaire ni délai votre abonnement est certain. Par le retour de la malle vous recevez franc de port un reçu.

Ceux qui recevront ce numéro et qui après l'avoir examiné, ne désireront point s'abonner, voudront bien le retourner de suite.

Nous comptons sur la classe agricole pour repandre notre journal qui leur est entièrement consacré.

TARIF DES ANNONCES.

1re insertion 10 cts. par ligne. Chaque insertion subséquente 5 cts. par ligne. Carte d'affaire n'exécédant pas 5 lignes, \$2.50.

On ne prend pas d'annonce à moins de 50 cts. première insertion et 25 cts. pour les insertions subséquentes.

De plus, nous refusons les annonces de charlatans, d'entreprises resquées, de loteries équivoques, etc., etc.

N.B.—Les annonces comme l'abonnement, sont toujours payables d'avance.